



## EXTRAITS LITTÉRAIRES

Ces extraits sont tirés des livres *Le ventre de l'Atlantique* et *Celles qui attendent* de Fatou Diome.

Nous vous invitons à joindre un extrait (ou plus) à chaque groupe formé lors de l'animation « Déconstruire et reconstruire » (partie 2).

Comme pour les ressources documentaires, nous avons classé à titre indicatif ces extraits dans les quatre axes thématiques afin que vous puissiez facilement joindre des ressources documentaires et des extraits de livre ayant trait à des questions similaires.

Nous vous invitons à lire la biographie et les résumés des deux romans ci-dessous aux élèves avant de commencer l'animation « déconstruire et reconstruire ».



### Fatou Diome

Fatou Diome, née en 1968, est une autrice sénégalaise originaire de l'île de Niodor, qui se situe dans le delta du Saloum. Enfant dit illégitime, élevée par sa grand-mère, Fatou débute l'école en cachette. A 13 ans, elle quitte son village pour poursuivre ses études et développe son goût pour l'écriture. Étudiante à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, elle rencontre un Alsacien avec qui elle se marie. Elle s'installe avec lui à Strasbourg en 1994 et y poursuit des études de lettres. Rejetée par sa belle-famille, elle divorce deux ans plus tard.

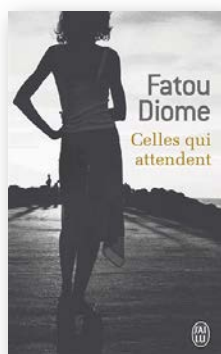
Confrontée à sa condition d'immigrée, seule sur le territoire français, elle travaille comme femme de ménage pour vivre et financer ses études. Elle sera ensuite enseignante dans l'enseignement supérieur et, en 2004, animatrice de *Nuit blanche*, une émission culturelle sur France 3. Après avoir publié en 2001 son recueil de nouvelles intitulé *La Préférence Nationale*, elle écrit son premier roman, *Le Ventre de l'Atlantique*, paru en 2003, et qui connaît un succès international. Les romans s'enchaînent ensuite avec notamment *Kétala* (2006), *Inassouvies, nos vies* (2008), *Celles qui attendent* (2010) et *Impossible de grandir* (2013).



Le Ventre de l'Atlantique et Celles qui attendent peuvent être vus comme les deux faces d'une même pièce : l'un met en scène une femme qui est partie, l'autre celles qui sont restées au pays alors que leurs époux ou enfants s'en sont allés. A travers ces deux livres, Fatou Diome nous fait découvrir l'angle féminin de la migration.



**Le Ventre de l'Atlantique** est un roman très autobiographique mettant en scène Salie, une jeune sénégalaise vivant en France, et confrontée aux rêves d'émigration des jeunes Sénégalais et notamment ceux de son frère Madické. Cette dernière décrit la réalité quotidienne des migrants, parsemée de difficultés, mais rien n'y fait : avant d'avoir vécu les faces cachées de l'immigration, on ne veut pas y croire. En 2005, ce roman a obtenu le LiBeraturpreis (Prix Allemand de la poésie, de la liberté et des droits de l'Homme) et le Jungenbucherpreis (Prix Autrichien des jeunes lecteurs).



**Celles qui attendent** relate les aléas de la vie des mères et épouses de ceux qui tentent le pari de rentrer clandestinement en Europe à l'aide de pirogue. Fatou Diome dépeint l'attente remplie d'angoisse, de peine, de tentation et de solitude de ces femmes tenant seules le foyer en l'absence des hommes. Celles qui attendent a obtenu le Prix Suisse Edelweiss en 2010, ainsi que le Prix Français Solidarité en 2012.

# Le ventre de l'Atlantique

p. 43-45

Mais sur quelle planète vivons-nous ? Nous sommes entourés de dingos et mon frère en fait partie. S'il pouvait courir le monde pour assister aux matchs de Maldini il le ferait, j'en suis sûre.

N'oublie pas de regarder la finale du 2 juillet. Et j'attendais. Qui peut encore oser dire que la distance libère ? Cette petite phrase avait suffi pour me plonger dans l'expectative et tout suspendre autour de moi. Mais, pour Madické, que pouvait-il se passer de plus important que ce match dans ma vie en France ? Au paradis, on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps, et cela rend forcément disponible. Voilà comment Madické imaginait ma vie en France. Il m'avait vue partir au bras d'un Français après de pompeuses noces qui ne laissaient rien présager des bourrasques à venir. Même informé de la tempête, il n'en mesurait pas les conséquences. Embarquée avec les masques, les statues, les cotonnades teintes et un chat roux tigré, j'avais débarqué en France dans les bagages de mon mari, tout comme j'aurais pu atterrir avec lui dans la toundra sibérienne. Mais une fois chez lui, ma peau ombragea l'idylle – les siens ne voulant que Blanche-Neige –, les noces furent éphémères et la galère tenace. Seule – entourée de mes masques et non des sept nains –, décidée à ne pas rentrer la tête basse après un échec que beaucoup m'avaient joyeusement prédit, je m'entêtais à poursuivre mes études. J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillières que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV. Habitué à gérer les carences dans son pays sous-développé, il n'allait quand même pas plaindre une soeur installée dans l'une des plus grandes puissances mondiales ! Sa berlué, il n'y pouvait rien. Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l'Europe, les siennes l'aveuglent ; il ne peut entendre son cri, le sien l'assourdit. Avoir un

coupable atténue la souffrance, et si le tiers-monde se mettait à voir la misère de l'Occident, il perdrait la cible de ses invectives. Pour Madické, vivre dans un pays développé représentait en soi un avantage démesuré que j'avais par rapport à lui, lui qui profitait de sa famille et du soleil sous les tropiques. Comment aurais-je pu lui faire comprendre la solitude de l'exil, mon combat pour la survie et l'état d'alerte permanent où me gardaient mes études ? N'étais-je pas la feignante qui avait choisi l'éden européen et qui jouait à l'éternelle écolière à un âge où la plupart de mes camarades d'enfance cultivaient leur lopin de terre et nourrissaient leur progéniture ? Absente et inutile à leur quotidien, à quoi pouvais-je servir, sinon à leur transvaser, de temps en temps, un peu de ce nectar qu'ils supposaient étancher ma soif en France ? Le sang oublie souvent son devoir, mais jamais son droit. Il me dictait sa loi. Ayant choisi un chemin complètement étranger aux miens, je m'acharnais à tenter de leur en prouver la validité. Il me fallait « réussir » afin d'assumer la fonction assignée à tout enfant de chez nous : servir de sécurité sociale aux siens. Cette obligation d'assistance est le plus gros fardeau que traînent les émigrés. Mais, étant donné que notre plus grande quête demeure l'amour et la reconnaissance de ceux que nous avons quittés, le moindre de leurs caprices devient un ordre. N'oublie pas de regarder la finale du 2 juillet. À partir de ce moment-là, je me suis sentie investie d'une mission sacrée. Mon attention était confisquée, seuls des souvenirs liés à Madické et à son environnement arrivaient à s'imposer dans ma tête.

# Le ventre de l'Atlantique

p. 59-61

Cela faisait déjà quelques années que je résidais en France. Comme tous les villageois, le vieil homme était au courant. Mes premières vacances, en solo, n'étaient pas passées inaperçues. J'étais venue sans l'homme blanc qu'ils avaient d'abord rejeté, avant de l'accepter par manque d'emprise sur moi. Beaucoup s'intéressaient donc à mon couple, en espérant la réalisation de leurs prédictions malveillantes. A mon arrivée, même ceux que je ne connaissais pas avant mon départ vinrent me rendre visite et donner leur avis sur ma nouvelle vie. En dépit d'une satisfaction à peine dissimulée, on me reprocha mon divorce. « L'âne n'abandonne jamais le bon foin », disaient les hommes, à mon passage : si un homme quitte sa femme, c'est qu'elle n'a pas su être une bonne épouse. Des commères sournoises venaient me voir et priaient pour ma fertilité. « L'agriculteur, disaient-elles, attend des récoltes de ses semences ». Devant mon silence, elles prétextaient leurs multiples tâches ménagères pour laisser la place à un autre groupe. Installées avant d'en avoir reçu l'autorisation, les nouvelles venues se consultaient du regard, puis une voix qui se voulait maternante m'encombrait les oreilles : « L'honneur d'une femme vient de son lait. » Les outres sur leurs genoux attestaient leur respect pour cette thèse millénaire. Quelle bouche aurait osé nommer la pilule devant elles, au risque de se tordre à vie ? Leur dire qu'en Europe on peut programmer et limiter les naissances aurait été perçu comme une provocation. Consciente de l'inutilité de toute tentative d'explication, je supportais, muette, leur présence avec la patience polie que la tradition exigeait de moi. Au bout de quelques visites, l'ingénuité avec laquelle elles s'immisçaient dans ma vie ne me choquait plus. J'enviais leur sérénité, ce confort psychologique qu'elles tiraient sans doute de la fermeté de leurs convictions. Elles semblaient avoir résolu toutes les équations que je trouvais mystérieuses. Menhirs sur le socle de la tradition, le tourbillon du brassage culturel qui me faisait vaciller les laissait indemnes. Elles suivaient

leur ligne, je cherchais la mienne vers une autre direction ; nous n'avions rien à nous dire. Le visage solennel, elles repartaient chargées de leurs questions sans réponses, supputant la stérilité, cause majeure de divorces au village.

En dépit des sous-entendus, on se fit humble pour me soutirer qui un billet, qui un T-shirt, au nom d'une coutume – qui empêche bon nombre d'émigrés aux faibles moyens d'aller passer leurs vacances au pays –, selon laquelle la personne qui revient doit offrir des cadeaux ; cadeaux dont la valeur est estimée à l'aune de la distance de provenance et du lien avec le bénéficiaire. Je donnai raison, malgré moi, aux attentes démesurées qu'ils nourrissent à l'égard des « venus de France » ; Mes proches souffraient de la convoitise : dès mon arrivée, on les avait imaginés dépositaires d'une fortune. Lorsque je n'avais plus rien à donner, ils se laissaient dépouiller du peu qu'ils avaient reçu, histoire de sauver la face. On échafaudait des plans insensés les concernant. Certains racontaient que j'allais emmener mon frère avec moi, d'autres affirmaient que j'allais le faire venir en France un peu plus tard.

# Le ventre de l'Atlantique

p. 127-134

Sankèle avait à peine dix-sept ans lorsque, sans la consulter, son père et ses oncles lui choisirent un époux, l'homme de Barbès, rentré de France pour ses premières vacances au pays. C'était un bon parti, il vivait en Europe, et les siens ne comptaient plus sur d'hypothétiques récoltes. Plus d'un père souhaitait lui livrer sa fille. Et nombreuses étaient les chansons inventées en son honneur par des demoiselles prêtes à le suivre au bout du monde. Mais la belle Sankèle adressait sa mystérieuse poésie à un tout autre prince. Monsieur Ndétare, l'instituteur, était l' élu de son sœur. Et ce fut avec l'horreur qu'elle apprit, de la bouche de son père, la nouvelle de son Takke, ses fiançailles religieuses, célébrées à la mosquée vers la fin du congé de l'homme de Barbès. Sankèle hurla à s'en déchirer les poumons :

— Non, papa ! Non, je ne veux pas de ce monstre, trop vieux, trop laid. En plus, il s'en va, loin, trop loin ; je ne l'épouserai jamais, plutôt mourir.

— Ta mère avait dit la même chose, rétorqua-t-il, pourtant, elle m'a donné la plus belle fille du village. Ton fiancé s'en va mais, un jour, il t'emmènera avec lui en France, pour notre bien à tous. Furieuse, Sankèle exécuta la célèbre danse-tempête que les cocotiers de Niodior imitent encore : tout en pleurant, elle balançait violemment son corps de gauche à droite, d'avant en arrière. Mais ni ses larmes ni son refus de s'alimenter pendant plusieurs jours ne firent vaciller la volonté de son père. Il pensait organiser la cérémonie du mariage dès le prochain retour du fiancé, qui repartait pour deux ans. Le matin, il passait dire bonjour à sa fille. Celle-ci, tapie au fond de sa chambre, répétait invariablement :

— Papa, je ne l'aime pas, papa, je ne veux pas de ce monstre, s'il te plaît, papa...

— Quand la princesse sera seule avec son monstre, dit le conte, elle finira par l'aimer, affirmait-il, sans lever les yeux.

Seule sa mère, rattrapée par ses tristes souvenirs de jeunesse, semblait la comprendre : elle la consolait tout en l'exhortant à se soumettre à l'autorité paternelle. Elle-même avait perdu l'appétit mais, aux heures de repas, elle venait trouver sa fille avec un bol de nourriture fumant. La petite n'y touchait guère, ce qui n'empêchait point la mère de recommencer encore et encore. C'est bien connu, l'estomac d'une mère est dans le ventre de son enfant.

Lassée de supplier son père, Sankèle décida de combattre. D'abord, il lui fallait renouer le contact avec Ndétare, son aimé. Elle avait besoin de son soutien, mais il ne venait jamais la voir, sans doute à cause des yeux qui poussaient sur les murs. En envoyant Ndétare, ce syndicaliste gêneur, dans le ventre de l'Atlantique, le gouvernement espérait le voir sombrer avec ses idéaux. Mais les idées sont des graines de lotus, elles ne dorment que pour mieux pousser. Ndétare tenait bon et labourait vaillamment son champ : enseigner, encore et toujours, semer des idées dans toute cervelle disponible. Il aimait passer des heures à parler à sa dulcinée des grandes figures historiques de toutes sortes de résistances, y compris celles du féminisme. C'était donc très naturellement que Sankèle, pourtant analphabète, avait acquis le sens de la révolte. À la surprise générale, elle se dressa contre sa famille, déterminée à refuser, jusqu'au bout, ce mariage qu'on lui imposait. Bravant les interdits, Sankèle trouva tendresse et soutien auprès de Ndétare. Avec lui, dans un manège bien rodé, elle goûtait discrètement l'ivresse de l'amour partagé. Un délice ignoré par la plupart de ses amies, qui commençaient à s'étonner de ses fréquentes absences lors des danses nocturnes. Sa mère s'inquiétait car elle rentrait de plus en plus tard, longtemps après la dernière note de tam-tam. Elle l'attendait sur le pas de sa porte, puis, dès qu'elle la voyait surgir des ténèbres, lui lançait d'une voix plaintive :

— Attention, Sankèle ! Ne nous couvre pas de honte dans ce village ! Tout le monde parle de toi. Si tu fais des bêtises avant ton mariage, nous sommes perdues. Ton père ne me le pardonnera jamais, et toi, il te tuera, c'est la charia.

Les bêtises, Sankèle n'avait pas attendu pour les commettre. Elle avait décidé de faire de Ndétare son premier homme. Cet honneur, elle ne pouvait l'offrir qu'à celui qu'elle aimait. Mais refuser sa virginité à l'étalon qu'on lui avait choisi n'était pas le seul but de sa manœuvre. Puisque la diplomatie se peaufine entre les jambes des femmes, les déclarations de guerre peuvent aussi venir de là. Sankèle le savait. Devenir fille mère était la solution la plus radicale pour réduire à néant la stratégie matrimoniale élaborée par son père.

Ndétare appréciait la démarche. Pour lui, l'étranger condamné à rester sur l'île, c'était le seul moyen envisageable pour arracher la main d'une fille du village à sa famille. Ils continuèrent leurs tendres rencontres nocturnes. La pluie tomba sans cesse et la graine poussa sans avertir.

Sankèle, comblée mais inquiète, avait réussi à cacher son état jusqu'au début du cinquième mois. Sans gynécologue, ni l'oeil délateur de l'échographie, la larve planta ses ventouses et attendit que le corps parlât de lui-même. Sankèle avait su faire taire le sien, en serrant son pagne un peu plus fort. Elle fut trahie par ses seins, devenus des outres pressées d'étancher la soif de vivre d'un nourrisson qui avait oublié de demander la permission de naître. Si sa mère cuisinait plus lentement à force d'imbiber son bois de larmes, son père avait les yeux desséchés par l'Etna niché dans son cœur. Après avoir rossé Sankèle sous le regard impuissant de sa mère, il décréta en maître absolu :

— Tu ne quitteras plus cette chambre jusqu'à, jusqu'à... Enfin, tu resteras ici ! Compris ?

Sankèle avait compris, sa mère aussi : il ne fallait pas que la nouvelle de la grossesse s'ébruitât.

Ce qu'elles n'avaient pas compris, en revanche, c'était comment on pourrait, par la suite, tenir secrète la naissance du bébé. La mère tenta de raisonner son mari :

— Mais...

Il bondit vers elle et la musela d'une gifle retentissante en hurlant :

— Tais-toi ! Tu lui as toujours évité les corrections qu'elle méritait ! Et voilà ce que nous vaut ton manque de rigueur ! Cette traînée est bien la fille de sa mère ! Un mot de plus et je te répudie !

Sur ce coin de la Terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme. Ainsi soit-il !

Mais la mère de Sankèle n'eut pas longtemps besoin de se forcer au silence. Quelques mois après la menace de son mari, elle perdit définitivement l'usage de la parole.

C'était une nuit de pleine lune, ni Sankèle ni sa mère ne dormaient : quelqu'un frappait à la porte du monde.

Les chiens aboyaient d'une façon inhabituelle. Le hibou chantait ce qu'il savait de plus que les hommes – ici, les mangeurs d'âmes, dit-on, se transforment la nuit en hiboux et signalent leurs forfaits par de longs hululements. La chèvre du voisin léchait son petit. Au loin, des loups guettaient l'agneau imprudemment sorti de son troupeau. La mer, réveillée par la faim, rugissait, mordait la terre et exigeait des Niominkas, comme Minos des Athéniens, son tribut d'humains. Quelqu'un s'impatientait et cognait à la porte du monde.

Sankèle, en sueur, gémissait dignement. Il lui était interdit de crier sa douleur, puisqu'elle était tenue responsable de la plus grande des peines : le déshonneur familial.

Quelqu'un forçait la porte du monde.

Sankèle s'agrippa à sa mère, serra les dents et se mit à geindre :

— Hummm ! Ma-man !

— Tais-toi ! ordonna son père, posté derrière sa femme, un sac plastique à la main.

La mère sursauta. Que faisait-il là, avec ce sac plastique à la main ? Allait-il, en échange de quelques pièces de francs CFA, le remplir chez l'épicier de ce sucre en poudre qui agrmente la bouillie de mil à l'huile de palme qu'on sert aux femmes qui se relèvent de couches ? D'après la tradition, il ne devait pas assister à ce mystère qui a toujours été l'un des rares privilèges abandonnés aux femmes. — On vomit par là où on se nourrit ! ajouta-t-il, sentencieux.

— Vas-y, ma fille, courage, encore un petit effort, c'est bientôt fini, murmura la mère en retenant ses larmes. Quelqu'un poussa la porte du monde. Une main tremblante coupa le cordon ombilical et offrit un trône de cotonnade blanche à l'hôte téméraire. Malgré la délicatesse avec laquelle on prenait soin de lui, il semblait avoir compris qu'on lui demandait de ne pas perturber le silence du monde. Son premier cri fut timide et vite tu, on lui avait mis sur la langue quelques gouttes d'une eau sucrée où macérait une racine. Il suçotait ses petites mains qui, ne trouvant pas par quel bout attraper la vie, revenaient protéger son petit visage. On l'aurait pris pour un boxeur, n'eût été sa petite taille : son visage renfrogné et bleuté semblait avoir échappé de peu aux poings de Mike Tyson. Dire qu'on est assez mièvre pour s'écrier devant les nouveau-nés : Ah, qu'il est mignon ! Ils ne sont jamais beaux, il n'y a que la naissance en elle-même qui soit belle. Sankèle reprenait son souffle, essayant malgré sa fatigue de reconnaître, dans le visage de son fils couché auprès d'elle, les traits de son aimé. Sa mère saisit une bassine et alla puiser de l'eau dans la grande jarre, au coin de la cour. Alors qu'elle revenait vers la chambre, un cri strident déchira la terre tiède sous ses pieds. Figée, elle vit Sankèle passer devant elle en courant, la tête entre les mains. Elle essaya de la rattraper, en vain. Elle rebroussa chemin pour aller s'occuper du nourrisson.

Le spectacle qu'elle découvrit la priva de parole à tout jamais : son mari avait mis l'enfant dans le sac plastique et le ficelait comme un rôti de porc. Devant le regard ahuri de son épouse, il annonça froidement :

— Un enfant illégitime ne peut grandir sous mon toit.

Il quitta la chambre, son ballot sous le bras, et se dirigea vers la mer. Après avoir posé le petit corps dans sa pirogue, il rama vers le large. Quand il estima s'être suffisamment éloigné du rivage, il arrima le corps à une grosse pierre, le plongea au fond de l'Atlantique et reprit son sillage à l'envers. Des dauphins, accompagnés de leurs petits, piquèrent un plongeon derrière la pirogue. Ils sont restés amis des humains. Parfois, ils s'approchent du village et semblent s'amuser à faire la course contre les pirogues. La légende dit que Sédar et Soutoura ont maintenant une grande famille : ils transforment les bébés noyés en dauphins et les adoptent.

# Le ventre de l'Atlantique

p. 174-177

— Comment veux-tu qu'on y aille ? interrogea Madické. Nous devons peut-être attendre que Chirac vienne nous accueillir à l'aéroport ?

Ndétare écarquilla les yeux : il venait de se rendre compte que Madické, celui qu'il trouvait le plus raisonnable, le seul qu'il croyait avoir réussi à détourner du chemin de l'émigration, n'était pas moins pressé que les autres de faire ses valises.

Lui qui disait : « Il faut semer les idées partout où elles sont susceptibles de pousser », et qui semait les siennes sans relâche, venait de constater, avec amertume, que l'Atlantique avait arrosé et stérilisé sa plantation. Ici, dans les marais salants, chacun est prêt à aller chercher sa part de canne à sucre ailleurs. Et chaque grain de sel brille de cet espoir.

— Dis-leur, supplia l'instituteur, dis-leur, toi qui viens de là-bas ! Peut-être t'écouteront-ils, ils me prennent pour un radoteur insensé. Avant, ils assuraient qu'ils voulaient y aller pour jouer au foot dans de grands clubs ; je n'étais pas dupe, mais je leur trouvais souvent des circonstances atténuantes, car il y avait encore dans leurs propos une petite parcelle de rêve, de poésie. Là, je n'ai plus de doute, ils sont franchement aveuglés par une avidité sans limites. Pourtant, ils entendent, comme nous tous, les informations en langues locales qui parlent des problèmes que rencontrent les nôtres là-bas. Mais rien n'y fait, même pour un poulailler en France ils seraient prêts à gager leur peau. Vas-y, dis-leur l'énormité de cette poutre qui leur crève les yeux et qu'ils ne veulent pas voir. Dis-leur tout ce que tu m'as raconté l'autre jour.

— Ne fais pas l'idiot ! fis-je à l'adresse de mon frère, en essayant d'être brève. Tu vois bien ce que je veux dire. Il ne faut pas y aller les mains vides, sans papiers, en kamikaze. Ce n'est pas la maison du bon Dieu, on ne s'y parachute pas comme dans un champ de mil, en tout cas pas, aussi facilement que vous l'imaginez.

— Hé ! les gars ! Écoutez-moi la soeurette, lança Garouwalé, le Pique-feu. Maintenant qu'elle y est,

qu'elle s'y fait son beurre, elle ferme la porte ; c'est pour s'éviter d'avoir à nous héberger qu'elle dit tout ça.

— Il ne s'agit pas pour moi de vous décourager, mais de vous avertir. Si vous débarquez sans papiers vous courez au-devant de graves problèmes et d'une vie misérable en France.

— Eh, nous sommes des bosseurs, nous ! Pas vrai, les gars ? fit Madické, galvanisant inutilement ses alliés, déjà sur le pied de guerre. On est capables de trouver du boulot et d'assurer comme de vrais mecs. Regarde, t'y arrives, toi, et t'es qu'une nana. Il y a des vieux qui vivent peinarads au village maintenant, ils ont réussi là-bas, eux. Alors, pourquoi pas nous ?

— Détrompe-toi. Dans le temps, après la Seconde Guerre mondiale, ils accueillait beaucoup de monde, parce qu'ils avaient besoin d'ouvriers pour reconstruire le pays. Ils engageaient en masse des immigrés d'origines diverses qui, chassés par la misère, acceptaient d'aller tutoyer la mort au fond des mines de charbon. Beaucoup de ces gens ont payé des cotisations pour une retraite qu'ils ne toucheront jamais. Rares sont ceux qui ont vraiment réussi. Les Africains, toutes vagues confondues, vivent en majorité dans des taudis. Nostalgiques, ils rêvent d'un retour improbable dans leur pays d'origine ; pays qui, tout compte fait, les inquiète plus qu'il ne les attire, car, ne l'ayant pas vu changer, ils s'y sentent étrangers lors de leurs rares vacances. Leurs enfants, bercés par le refrain Liberté, Égalité, Fraternité, perdent leurs illusions lorsque, après un combat de longue haleine, ils se rendent compte que la naturalisation enfin obtenue n'ouvre pas davantage leur horizon. Le petit carton de la nationalité ne se colle pas sur le front !

À moins de se tailler des tchadri dans le drapeau de Jeanne d'Arc, ils n'ont aucun moyen de convaincre les défenseurs de la préférence épidermique de leur légitimité tricolore. En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noirs, accessoirement



citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n'est pas écrit dans la Constitution, mais certains le lisent sur votre peau. Alors, vous comprenez, il ne vous suffira pas de débarquer pour mener la vie de ces touristes smicards qui vous font baver, en vous abandonnant leurs pacotilles made in Paradis. Maintenant, là-bas aussi il y a le chômage. De quels atouts disposez-vous qui puissent vous garantir d'y réussir ? Quand on a les dents longues, il faut avoir les gencives solides. Clandestins, sans diplôme ni qualification, vous risquez de galérer longtemps, si toutefois vous avez la chance de ne pas vous faire cueillir par une police prête à vous étouffer dans un charter.

# Le ventre de l'Atlantique

p. 225-227

La grand-mère expliquerait sans doute à Madické pourquoi je préfère l'angoisse de l'errance à la protection des pénates. Elle était seule, avec mon grand-père, à déchiffrer mes silences d'enfant, à suivre mon regard vague, à prolonger les veillées afin d'interroger mes états d'âme. Mieux que quiconque, elle sait comment l'exil est devenu ma fatalité. Généreuse, elle a tu sa peine pour m'offrir sa confiance en cadeau et préparer ma première valise lestée de mes treize ans. Petite déjà, incapable de tout calcul et ignorant les attraits de l'émigration, j'avais compris que partir serait le corollaire de mon existence. Ayant trop entendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste et mesuré la honte que ma présence représentait pour les miens, j'ai toujours rêvé de me rendre invisible. Je vois encore cette ombre qui s'abattait, tel un filet épervier, sur les visages striés de plis soucieux, dès qu'un visiteur, étourdi par la nombreuse parentèle, s'enquêrait de ma filiation. Sur mon corps, des marques indélébiles, le prix de l'affront imprimé sur les chairs maudites. Car, dans la société traditionnelle, si les enfants proprement nés sont éduqués par l'ensemble de la communauté et protégés en vertu du respect dû à leurs parents, les sans-baptême, eux, gagnent l'unique droit d'être rossés par qui s'en trouve le prétexte, alibi du reste inutile, puisque le délit jamais amnistié de leur naissance légitime tous les châtements. Même mon adorable grand-mère, pour me prouver son amour, ne cessait de me murmurer : « Élever une enfant illégitime dans ce village, j'ai dû accepter le déshonneur pour le faire ; prouve-moi que j'ai eu raison, sois polie, courageuse, intelligente, irréprochable. » Afin que je sois tout ça, sa sévérité fut à la hauteur de son sacrifice, terrible. Elle ne battait pas, elle bastonnait. Au village, ses corrections qui, sous la colère, se terminaient toujours par une morsure, sont aussi légendaires que sa détermination à me protéger envers et contre tous. J'ai grandi avec un sentiment de culpabilité, la conscience de devoir expier une faute qui est ma vie même. En baissant les pau-

pières, c'était mon être tout entier que je cherchais à dissimuler. Longtemps, mon sourire a signifié : « Pardon. » De la soumission, j'attendis l'amour des autres, en vain, alors j'exigeai le respect. Adolescente révoltée, je décidai de n'en plus faire qu'à ma tête, toujours soutenue par ma grand-mère, une féministe à sa façon. Désireuse de respirer sans déranger, afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j'ai pris ma barque et fait de mes valises des écrans d'ombre. L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances. Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. Papiers ? Tous les replis de la Terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité. Étrangère partout, je porte en moi un théâtre invisible, grouillant de fantômes. Seule la mémoire m'offre sa scène. Au cœur de mes nuits d'exil, j'implore Morphée, mais l'anamnèse m'éclaire et je me vois entourée des miens. Partir, c'est porter en soi non seulement tous ceux qu'on a aimés, mais aussi ceux qu'on détestait. Partir, c'est devenir un tombeau ambulancier rempli d'ombres, où les vivants et les morts ont l'absence en partage. Partir, c'est mourir d'absence. On revient, certes, mais on revient autre.

# Le ventre de l'Atlantique

p. 247-248

Maintenant qu'il était prouvé aux yeux du monde que nos sportifs, qui rendent au pays sa fierté, vivent en France, avec quel argument pouvait-on empêcher nos jeunes de penser qu'ils devaient, eux aussi, aller chercher leur réussite dans ce pays ? Aujourd'hui plus que jamais, la nécessité de franchise incombe aux immigrés, même à ceux d'entre eux qui sont nimbés de l'aura de la réussite. Il ne s'agit pas de dégoûter les nôtres de l'Occident, mais de leur révéler le dessous des cartes. Et je me mis à rêver de conférences, lors desquelles chacun de nos Sénéfs raconterait ouvertement la part amère de sa vie en France. Je voudrais qu'ils décrivent à leurs frères les cendres froides de la cheminée d'où jaillit la flamme victorieuse qui déchire les ténèbres de l'exil. Je voudrais qu'ils racontent comment à Guingamp, Lens, Lorient, Monaco, Montpellier, Sedan ou Sochaux – où ils jouent –, les mêmes qui les acclament lorsqu'ils marquent un but leur font des cris de singe, leur jettent des bananes et les traitent de sales nègres lorsqu'ils ratent une action ou trébuchent devant les filets adverses.

Que nos admirables joueurs disent à leurs fans du pays, qui rêvent de les rejoindre dans les clubs européens, comment certains d'entre eux passent le plus clair de leur temps à cirer le banc de touche, quand ils ne sont pas utilisés comme bouche-trous, obligés de subir un contre-emploi pour permettre aux titulaires de jouer. « On ne monte l'âne qu'à défaut de cheval », dit le paysan. Faites circuler le micro ! Que nos héros expliquent à leurs frères le poids des papiers : la France qui revendique leurs exploits ne leur accorde, bien souvent, qu'une carte de séjour temporaire. De même que nous sommes obligés de renouveler régulièrement notre abonnement antivirus d'ordinateur chez Symantec, certains sont tenus d'aller faire réactualiser leur visa antiexpulsion au pays. Chaque année, ils doivent glisser une part de ce que leur rapportent leurs buts dans l'escarcelle de l'ambassade, pour avoir le droit de respirer au pays des Droits de l'homme.

Le prix du visa que les Sénégalais payent pour venir en France équivaut à un salaire mensuel local, alors que n'importe quel Français peut se rendre au Sénégal à loisir, sans aucune formalité. Celui qui ne m'aime pas assez, ou ne me fait pas assez confiance pour me laisser venir chez lui à ma guise, doit apprendre à frapper à la porte lorsqu'il veut entrer chez moi. Nos joueurs sauront-ils faire preuve d'une telle franchise ?

# Celles qui attendent

p. 16-17

Les mères et épouses de clandestins traversaient les aubes comme on descend dans l'arène. Dans une région où l'espoir des familles dépend encore des bras disponibles, celles dont les fils étaient partis faire fortune ne pouvaient compter que sur elles-mêmes. Beaucoup de gaillards, restés au village, rechignaient à leur prêter main-forte : ils n'allaient quand même pas boucher les trous laissés par ceux qu'ils enviaient ! Les mères et épouses de clandestins se tuaient à la tâche, gagnaient des miettes et trouvaient d'innombrables astuces pour sustenter leur marmaille. Leur vœu le plus cher était de ne jamais déranger personne avec une quelconque demande mais, parfois, l'estomac de leurs petits exigeait plus que le courage d'une mère. Épouvantées par le fond vide de leur marmite, elles sortaient, puis revenaient les bras chargés de victuailles et les épaules basses, écrasées d'affront. Bien que cette réalité leur fût commune, chacune essayait de cacher aux autres ses périodes de vaches maigres. On peut souffrir de la gale, mais de là à se gratter l'aine en public, il y a une marge à ne pas franchir. Arame déployait sa propre stratégie, mais, parfois, les plis de son visage la trahissaient, car on y lisait : jour de carence, jour de désarroi, jour de crédit, jour de honte.

Ce jour-là, pour la énième fois au cours du même mois, Arame allait rallonger la liste de ses dettes chez le boutiquier du quartier. La cloche de l'école primaire avait déjà sonné la fin de la récréation. Les enfants avaient réintégré leur classe et la prochaine cloche les jetterait dans les ruelles du village avec une furieuse envie de s'empiffrer car, pour eux, midi ne signifie rien d'autre que manger. Les enfants ne perçoivent guère la durée du processus qui met les repas à portée de leur gourmandise. L'enfance, c'est le privilège de se nourrir sans se demander d'où ça vient. On doit manger, il faut qu'il y ait à manger, c'est tout. Et les mères portent le poids de cet impératif. « Plus tard, mes enfants veilleront sur mes vieux jours », spéculent-elles, alors que la précarité de leur existence les condamne presque toutes à une mort précoce. Mais ça, elles n'y pensent pas, ne veulent pas y penser, sinon elles n'auraient plus la force de porter leur croix.

# Celles qui attendent

p. 62-63

C'est ainsi que Bougna avait appris le chemin dérobé par lequel son fils pouvait, lui aussi, tenter d'atteindre l'Europe. Comme beaucoup d'iliennes, elle avait souvent entendu dire que des jeunes étaient partis. Maintenant, elle connaissait la combine, savait à qui s'adresser et combien il fallait payer. Le problème, c'était l'argent.

— C'est vraiment trop cher, constata Arame, et puis cette mer...

— Oui, c'est cher, mais l'avenir n'a pas de prix, la coupa Bougna, qui ne voulait pas lui laisser le temps de douter. Si vraiment nous voulons aider nos fils, nous y arriverons.

— Mais où veux-tu que je trouve une telle somme Et puis, affronter l'océan pour un si long voyage ! Tu comprends...

— Oui, je comprends, tu as déjà perdu un fils en mer et il ne t'en reste qu'un. Je comprends ta crainte, mais quel avenir vois-tu pour nos enfants ici ? Et pour nous ? Que deviendrons-nous, si nos garçons ne s'en sortent pas ? Arame n'eut pas le temps de répondre. Bougna, sachant que son amie n'était toujours pas prête à la suivre dans son plan, abattit ses meilleures cartes la pauvreté contre laquelle elle se battait tous les jours, les orphelins de son fils aîné à nourrir, son mari grabataire qui ne lui était plus d'aucun secours. Et comme si ces arguments ne suffisaient pas, Bougna se lança dans un sombre pronostic pour vaincre les dernières résistances d'Arame. — Et puis, n'oublie pas que ton mari est vieux et malade. Dieu me pardonne, mais si tu te retrouves veuve, à notre âge déjà avancé, tu ne pourras même pas rêver d'un remariage salubre. C'est évident, Arame, sans soutien, tu ne tiendras pas longtemps le coup, or seul ton fils est susceptible de t'épauler franchement.

— Mais où trouver tout cet argent ? Bougna étala son plus grand sourire, épuisée, mais heureuse d'avoir obtenu le ralliement implicite d son amie. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais depuis que lui était venu cet hallucinant projet, elle se laissait gagner par une

certaine fébrilité. Son ambition ne parvenait pas à refréner la peur et la culpabilité qui la tenaillaient par moments. Maintenant, elle se sentait un peu rassérénée : le fait de voir Arame abonder dans son sens ne réduisait certes pas la dangerosité de l'entreprise, mais la réconciliait avec elle-même. Parce qu'une autre mère était prête, comme elle, à envoyer son fils aux galères, Bougna se libéra de l'image de mère cruelle qui la tourmentait. Cet obstacle psychologique surmonté, plus rien ne pouvait l'arrêter. Elle ne se refusait aucune piste pour trouver une solution au problème financier.

— L'argent ? Avec un peu de perspicacité et beaucoup de persévérance, ma chère Arame, nous y arriverons. D'abord, vendons nos moutons, nos chèvres et nos poules. Ensuite, j'irai à Dakar vendre nos bijoux et nos habits de valeur. — Et qu'allons-nous porter pendant les cérémonies ? Est-ce prudent de liquider ainsi le peu que nous avons ? — Qu'avons-nous de plus précieux que nos fils ? Des habits, des bijoux, nous en aurons d'autres et de plus grand prix, quand nos fils s'en reviendront d'Europe. En dehors du temps, rien n'est perdu à jamais. Pour l'instant, nous devons mettre le paquet pour garantir l'avenir de nos fils, le nôtre en dépend. Arame se sentit gênée d'avoir émis des objections, honteuse de paraître si terre à terre et matérialiste aux yeux de son amie. Désireuse de se racheter, elle se montra plus impliquée.

— Et si la vente de nos biens ne suffit pas ?

— Les fruits de mer séchés se vendent très bien en ville, nous en pêcherons davantage. D'ailleurs, il y a des gens qui viennent les acheter au village et qui se désolent de n'en pas trouver assez. Et si tous nos efforts ne suffisaient pas, il nous resterait à solliciter nos familles respectives pour compléter la somme requise. Une fois en Europe, les petits nous enverront de quoi régler les dettes.

— Eh bien ! Pour les fruits de mer, je crois qu'il est temps d'y aller, si nous ne voulons pas rentrer bredouilles aujourd'hui.

# Celles qui attendent

p. 170-172

Aux dernières nouvelles, Issa, Lamine et certains de leurs compagnons de galère s'étaient enfuis des locaux de la Croix-Rouge espagnole pour se dissoudre dans la nature, sans papiers. Converti en euros, leur petit pécule de francs CFA ne valait pas grand-chose, mais assez pour s'offrir des cartes téléphoniques et de quoi ne pas mourir de faim les premiers jours. En dehors des appels au pays, ces cartes leur servaient à contacter une série de numéros de copains, des sésames précieusement conservés dont la plupart s'avérèrent néanmoins inopérants. Dans leur errance, ils couraient les adresses de quelques ressortissants de l'île arrivés en Espagne avant eux. Souvent, ils trouvaient ces derniers dans une misère comparable à la leur et partageaient leurs tribulations dans la souricière européenne. Dans ce jeu de cache-cache avec les pandores, ils se nourrissaient de sandwiches et devaient leurs rares repas chauds à quelque association repérée au coin d'une rue, par hasard. Et parce qu'ils ne cessaient de penser à tous ceux qui, au pays, comptaient sur eux, toutes les contraintes leur semblaient supportables dès l'instant qu'une rémunération s'ensuivait. Déterminés, ils resquillaient dans les transports publics pour s'assurer, par tous les temps, de petits emplois payés au noir. Leurs premières coupures ne furent guère destinées à améliorer leur vie de fugitifs, mais à expédier des Western Union à leur famille. Au village, ces modestes mandats furent accueillis avec fierté et considérés comme la preuve indubitable de leur réussite. Les familles, rassurées et optimistes, se voyaient, franchissant la première étape d'une période faste. C'est à ce moment qu'Arame entreprit les démarches coutumières en vue du mariage de son fils.

Lamine avait déjà téléphoné à Daba. Il avait plusieurs fois répété mentalement son discours, s'était préparé au coup de massue qui, croyait-il, l'attendait. Puis, la distance aidant, il se crut en capacité de parler à la jolie Daba. Mais le moment venu, il avait flanché après les salutations et s'était

embourbé dans un labyrinthe insensé, avant de débouler enfin dans le vif du sujet.

Je me disais que... Enfin, je voulais te dire que... je pense à toi.

Merci, je vais bien. Et toi, comment vas-tu ?

Bien, bien. Tu sais, toi et moi, on pourrait voir les choses autrement. Enfin, je veux dire, si tu le voulais...

Mais si je voulais quoi ?

Aller plus loin quoi, avec moi, je sais qu'il y a... Que tu es avec euh... mais bon...

— Lamine, j'ai du mal à te suivre. Veux-tu être plus clair ?

OK, voilà : veux-tu m'épouser ?

Mais, tu sais...

Oui, je sais, mais vous n'êtes pas encore mariés et je tiens à toi depuis si longtemps ! Alors s'il te plaît, ne me réponds pas tout de suite, prends le temps d'y penser. Je te rappellerai. Allez salut. À bientôt.

Une fois qu'il avait sorti ce qui l'étranglait, Lamine s'était pressé de couper la conversation, redoutant une réponse qui l'aurait démolie. Il se remémorait toutes les approches que Daba avait fait semblant de ne pas remarquer, ainsi que l'échec cuisant de sa déclaration, lorsqu'ils s'étaient fortuitement retrouvés à Dakar. Même s'il risquait une nouvelle tentative, tout au fond de lui, il avait toujours pensé qu'il ne l'aurait jamais, tant que le sémillant Ansou serait dans les parages. Cette fois, il jouait son va-tout, enclin à croire que sa nouvelle aura d'émigré lui permettrait de faire la différence.

Lamine fit un bref compte rendu de cette conversation à sa mère et lui suggéra de laisser à la jeune fille le temps de réfléchir. Arame promit, mais en dépit des consignes de son fils elle préféra agir, sans délai. Après une discussion avec Bougna, elles s'arrangèrent pour ébruiter la demande en mariage

de Lamine. Très renseignées sur les stratégies matrimoniales de l'île, elles connaissaient la pression que l'entourage était capable d'exercer sur une fille, dès qu'un émigré s'intéressait à elle. Répandre une telle nouvelle, c'était mettre la demoiselle en position de privilégiée, ce qui revenait à lui forcer la main, car tout refus de sa part risquerait de passer pour un caprice, si d'aventure les siens lui laissaient une telle latitude. En quelques jours, Arame et Bougna avaient réussi à glisser l'information dans l'oreille de tous ceux qui avaient autorité sur Daba, de sorte que le voisinage ne causait plus que de cela. Ces quelques jours suffirent pour disqualifier l'heureux fiancé qu'était Ansou. Lui, le pêcheur et transporteur, le brave marin qui affrontait vaillamment tous les courants, nourrissait les siens et les portait à bout de bras ; lui, que les villageois considéraient déjà comme le gendre idéal, quand Lamine n'avait encore rien à faire valoir, passait maintenant pour un second couteau. Ansou avait son courage à offrir, Lamine proposait un château en Espagne qui semait des étoiles dans les rêves de tous.

Lorsque Lamine rappela Daba, ce n'était plus que pour obtenir une confirmation de son accord. Arame avait déjà rassuré son fils, en lui expliquant que les parents de la jeune fille étaient favorables à sa demande et que, sans s'être exprimée positivement, Daba semblait être du même avis. La famille de Daba avait toujours considéré Arame comme une cousine lointaine dépourvue d'attrait. Mais depuis qu'on situait son fils du côté de l'Europe, un effet d'optique la parait, elle et les siens, de nouveaux atours. L'hypothétique réussite de son fils était la fausse monnaie avec laquelle elle pouvait déjà se payer une tranche de respectabilité. Lorsqu'elle se mit en quête d'une alliance pour ce fils à la notoriété soudaine, les consentements lui furent acquis d'avance. La famille de Daba n'avait pas hésité à briser ce que les Sérères sont censés avoir de plus sacré : la parole d'honneur.

## Sonia

### Migre en 2004, Colombie – Espagne

Nous souffrons de discrimination en Espagne, encore plus en ces temps de crise. Les Espagnols nous disent que nous sommes venus voler leurs emplois, mais ils sont peu à vouloir faire les travaux que nous, nous acceptons !

Sonia me reçoit chez elle, dans un quartier populaire de Valladolid.

Ici elle vit avec son époux et ses deux filles, tous venus de Colombie. Elle est à l'aise pour me relater sa migration provoquée par des motivations économiques. Seule d'abord, elle a ensuite bénéficié du regroupement familial pour reconstituer sa famille en Espagne.

On compte trois grandes vagues de migration dans l'histoire contemporaine de Colombie : à la fin des années 1960, au milieu des années 1980 et à partir de 1999.

Une crise intérieure due à une récession et les conflits répétés de la guérilla provoquent ce dernier mouvement. C'est en 2004 que Sonia franchit le pas. Sans travail depuis quelques temps, elle est menacée par la banque de perdre sa maison si elle ne rembourse pas son emprunt. « Es-tu sûre de vouloir partir ? » lui demande son mari, « Je ne veux pas, mais je dois partir sans quoi notre famille se retrouvera à la rue » lui répond-elle. Elle s'envole pour l'Espagne avec un permis de travail en laissant son époux et ses deux filles âgées de huit et neuf ans.

« Etre seule dans un nouveau pays est une chose très difficile car tu n'as personne pour t'aider ». Ça l'est encore plus quand il faut s'occuper jour et nuit d'une personne âgée qui ne respecte pas le droit du travail.

Elle courbe l'échine pendant huit mois, fait fi des remarques désobligeantes sur les Sud-Américains qui arrivent « morts de faim en Espagne ». « Si nous l'étions réellement, nous n'aurions pas les moyens de sortir de notre pays ! » dira Sonia avant de démissionner. Au moment du départ, elle s'oppose à son employeuse qui veut bafouer ses droits. « Je suis comptable de formation et, après consultation de



la législation espagnole, j'ai finalement obtenu gain de cause. » Et de conclure tristement : ça ne m'ennuie pas de faire un autre travail que le mien, mais c'est difficile quand on te traite mal car tu as accepté de sacrifier qui tu étais pour pouvoir simplement gagner ta vie et celle de ta famille. »

Cette première expérience déprimante ne l'encourage pas à faire venir ses proches. Pourtant, quand elle retourne au pays après un an et demi, elle se rend compte qu'elle est devenue avant tout pour eux une pourvoyeuse d'argent. C'est un choc.

« Avec la distance, les liens familiaux se distendent et provoquent des séparations. J'ai alors voulu les faire venir avec moi pour qu'ils se rendent compte que l'argent n'était pas si facile à gagner ». De nouveau ensemble, Sonia doit cependant continuer d'assumer les frais de toute sa famille car il faut attendre une nouvelle loi pour que son époux puisse légalement travailler dans le pays.

Aujourd'hui Sonia est au chômage. Avec la crise en Espagne, les emplois se font rares pour tout le monde, alors elle pense à rentrer. Elle ne désire toutefois pas participer au « Plan de retour volontaire » proposé par le gouvernement espagnol. « Si j'accepte cette option, je ne pourrai pas revenir en Espagne. Or j'ai une fille qui veut vivre ici et j'aime ce pays ».



# Je suis une femme caméléon

*Je suis une femme d'ici et de là-bas...*

*C'est ainsi que chacune nous nous considérons depuis toutes ces années en Belgique. Bien que certaines d'entre nous n'imaginaient pas y rester autant d'années, nous y avons fondé une famille, nous allons y voir grandir nos enfants.*

*Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais ici ? Ce sont les questions que nous avons souvent en tête.*

*Nous avons parcouru un long chemin avant de trouver notre place dans cette nouvelle société. Un chemin plein de richesses, mais aussi rempli de difficultés et d'incertitudes.*

*Nous voulons partager avec toi quelques-unes de nos expériences... comment nous avons fait pour nous en sortir.*

*Si tu te reconnais dans ces lignes, ne reste pas seule, viens nous rejoindre pour en parler, entre « femmes caméléons » !*

**Je ne parle pas bien le français, pourtant je suis capable de le faire.**

« Quand je suis arrivée en Belgique, j'ai tout de suite cherché un cours de français. Apprendre la langue, c'était la première chose à faire pour pouvoir m'en sortir. Au cours de français j'ai connu d'autres femmes dans la même situation que moi. »

**J'ai peur de sortir et de me perdre.**

« J'avais peur de me perdre, alors j'ai demandé à une amie de m'accompagner. J'ai appris le chemin et j'ai noté sur un papier les adresses, les stations de métro et de tram où je devais descendre. Maintenant je me débrouille toute seule et je suis contente de pouvoir indiquer le chemin aux autres. »

**En Europe si tu ne sais pas lire c'est difficile de s'en sortir.**

« La première fois que j'ai demandé une adresse on m'a dit de lire sur le plan. Je devais apprendre



à lire, j'ai cherché des cours d'alphabétisation pour adultes, j'avais 35 ans, il n'est jamais trop tard. »

**Mes compétences professionnelles ne sont pas reconnues en Belgique.**

« J'ai rapidement fait un choix. J'ai suivi des formations, j'ai rencontré des gens et je me suis adaptée à la réalité du pays. Cela m'a pris un peu de temps, mais maintenant j'ai un boulot et je gagne ma vie. »

**C'est moi qui ramène l'argent et qui dois tout faire à la maison.**

« Nous sommes arrivés ensemble mon mari et moi. Ici la vie n'était pas celle dont on rêvait. Il n'était plus le chef, il buvait beaucoup. Nous avons parlé, négocié. Je lui ai appris à faire à manger. »

**Mon mari dit que si je vais dans les associations, cela cassera notre couple.**

« Je lui ai fait comprendre que si j'apprenais des choses utiles, je pourrais apporter un peu d'argent à la maison. Pour les enfants aussi c'était important. Je suis allée dans une association près de chez moi où on m'a parlé de mes droits, de la vie en Belgique. Avec les autres femmes, nous partageons nos expériences. »

**A l'administration, ils pensent que je mens, parce que je baisse les yeux**

« Cela me mettait mal à l'aise. C'était un nouveau

pays, une nouvelle culture. J'ai observé les autres. J'ai compris que les gens ici communiquaient parfois différemment. »

#### **Ici, il y a trop de silence.**

« Dans le bus, on nous a dit que nous parlions trop fort. Ce qui était normal pour moi pouvait sembler irrespectueux pour les autres. J'ai appris à m'adresser aux autres d'une autre façon, tout en gardant ma façon d'être, cela se passe très bien ! »

#### **Parfois je ne sais pas comment m'y prendre avec mes enfants.**

« Elever mes enfants à l'européenne ou comme chez moi ? J'ai été élevée d'une façon et ici tout est différent. J'avais peur que ma famille ne les accepte pas. Ma mère m'a dit : – Ils vont vivre en Europe, ils doivent apprendre à vivre comme on vit là bas, mais pense à garder les bonnes valeurs de chez nous.– ! »

#### **Je ne trouve pas ce que j'aime pour m'habiller.**

« Au début, je me sentais bizarre. Je ne ressemblais pas aux gens d'ici et les habits de chez moi n'étaient pas vraiment pratiques, il faisait plus froid. Finalement, j'ai trouvé la façon de m'habiller : un peu d'ici un peu de là-bas et ça me donne un look personnel. »

#### **J'ai des maladies que je n'avais pas avant !**

« J'en ai parlé aux femmes du cours de français et je me suis rendu compte que je n'étais pas la seule ! Les allergies, les migraines, le mal au dos, le mal au ventre étaient fréquents et les médecins ne trouvaient jamais rien. En fait, on avait le mal du pays. »

#### **Ma belle famille dit que je ne suis pas une femme "comme il faut".**

« On me faisait des remarques, lorsque j'ai commencé à participer aux réunions de l'association. Ils ne voulaient pas que je sorte ! On me disait que je n'étais pas une bonne épouse, ni une bonne mère. J'ai compris que je n'avais pas à me sentir coupable de vouloir m'en sortir. »

#### **Madame si vous n'est pas contente, vous n'avez qu'à rentrer chez vous !**

« Quant on m'a dit ça, j'ai eu mal au cœur. Chez moi, c'était ici ! Le lendemain, c'était une autre personne avec un grand sourire qui aidait vraiment les gens dans leur démarche. J'ai compris qu'il y aura encore des phrases comme celle-là, mais ce n'est pas ce qui va m'empêcher de faire ma vie ici. »

#### **C'est déjà loué !**

« Je n'entendais que ça, chaque fois que j'arrivais chez le propriétaire. Trouver une maison qui nous plaisait n'était pas évident. Je me suis renseignée et on m'a donné les adresses des associations qui aident à trouver un logement. J'ai cherché et j'ai enfin trouvé. »

#### **En guise de conclusion**

Femmes d'ici et de là -bas, nous partageons certaines difficultés.

La femme caméléon a sa propre richesse, elle voit le monde avec un regard différent.

La femme caméléon ne baisse ni les bras ni la tête, elle sort, elle se fait des ami-es, elle partage ses expériences et elle crée des liens avec des gens qui la soutiennent.

# Sarah

## On me nie ma liberté, Sierra Leone

*Sarah Williams a passé trois mois dans les centres fermés pour demandeurs d'asile de Melsbroek et Steenokkerzeel. Elle a été relâchée le 28 août. Elle est de ces "inexpulsables" dont on ne peut se débarrasser par la force et qu'on remet "en liberté": sans régularisation de leur statut, sans ressources, sans accès à l'aide sociale, sans possibilité légale de travailler... et avec un ordre de quitter le territoire endéans les cinq jours. Sarah a vécu les conditions d'internement au 127 bis, avant et après les évasions du 21 juillet. Elle raconte dans les détails, lucide et sans haine. Parfois, elle rit, comme étonnée que ça se passe ici.*



Je m'appelle Sarah Williams, je suis Sierra Léonaise. A cause de la guerre en Sierra Leone, j'ai eu des problèmes. Mon fils, qui a dix-huit ans, a rejoint les forces rebelles. Ma ville est entièrement contrôlée par les rebelles. Mais les forces de l'Ecomog ont repris la ville aux rebelles, ils les ont massacrés et les rebelles ont fui et se sont cachés. Quand les Ecomog ne trouvent pas les rebelles, ils vont les chercher dans leur famille et si les familles ne disent pas où ils sont, ce sont elles qui payent.

Ils sont venus chez moi pour chercher mon fils. Ils m'ont arrêtée, ils m'ont emmenée dans un camp. Ils m'ont frappée, ils ont menacé ma vie, ils m'ont dit que je devais leur livrer mon fils. Ils m'ont relâchée le soir en disant que je devais chercher mon fils et que je ne pouvais pas quitter le pays. Je suis partie quand même, avec l'aide d'un soldat de l'Ecomog qui était un ami. Il m'a emmenée chez quelqu'un qui a organisé ma fuite. Ils m'ont conduite hors du pays et mise sur un avion pour la Belgique. Je ne sais pas d'où j'ai pris l'avion. Ça ne devait pas être en Sierra Leone parce que je n'ai pas vu de drapeau de mon pays.

Je suis arrivée à l'aéroport de Bruxelles le 2 juin et j'y ai demandé l'asile.

[...]

Le soir, ils sont venus me chercher à deux. Ils

avaient des uniformes qui ressemblent à ceux de la police et ils m'ont emmenée dans un fourgon de type policier, avec des grillages. Ils m'ont emmenée au centre de Melsbroek.

Quand je suis arrivée, j'ai rencontré un employé. Ceux qui m'ont amenée lui ont donné une sorte de rapport que la police avait fait sur moi. L'employé m'a expliqué la vie dans le centre, ce qui allait se passer, comment se déroulait la procédure d'asile. Il m'a dit que j'allais avoir une interview puis qu'on en attendrait les résultats. Si les résultats étaient positifs, je serais emmenée dans un « centre ouvert ». S'ils étaient négatifs, je devrais faire appel très vite, puis j'aurais une deuxième interview, cette fois avec un avocat. Si les résultats de la deuxième interview étaient toujours négatifs, je devrais quitter le centre (il ne m'a pas dit pour où). Il m'a expliqué les règles générales de vie dans le centre. Il m'a dit que je serais dans une chambre avec une vingtaine de femmes. Il a aussi fouillé mes bagages et a pris certaines de mes affaires personnelles. Il a pris mes médicaments.

[...]

Le lendemain matin, j'ai eu la première interview. Elle a duré plus ou moins un quart d'heure, peut-être moins. Les questions étaient : comment je suis arrivée dans le pays, pourquoi j'ai choisi la Belgique

– j’ai répondu que je n’avais pas choisi –, par quel vol j’étais arrivée – j’ai dit que je ne connaissais même pas la couleur de l’avion –, si j’avais de la famille en Belgique, si j’étais déjà venue en Europe auparavant... Deux jours après, j’ai eu le résultat de l’interview. C’était non. Alors j’ai fait un recours, pour avoir une deuxième interview et au centre, ils m’ont donné le nom de mon avocat. En fait, entre-temps, ils ont changé d’avocat sans me le dire et je ne l’ai rencontré que quinze minutes avant l’interview. Cet interrogatoire a été très dur, tellement de questions et dans les très petits détails. L’avocate était assise à côté de moi et la dame qui m’interviewait était très critique : quand je répondais aux questions, elle disait qu’elle ne me croyait pas. Mais elle me demandait des choses incroyables, personne en Sierra Leone n’aurait pu répondre ! J’étais censée connaître tous les détails de la guerre et de la situation politique. Je ne suis pas assez éduquée pour savoir tout ça. L’avocate n’est jamais intervenue. Mais pendant la première interview, celui qui m’interrogeait avait noté des choses que je n’avais pas dites et j’ai demandé à l’avocate de les faire changer. A la fin de la deuxième interview, elle a parlé à celle qui m’avait interrogé et j’ai vu qu’elle notait quelque chose. Comme elles parlaient français, je n’ai pas compris de quoi il s’agissait, et j’ai supposé que c’était des erreurs que j’avais signalées. Mais dans le deuxième rapport, j’ai retrouvé exactement ces mêmes erreurs ! Et le refus est entre autre basé sur ces prétendues contradictions. J’ai dit que les Ecomog étaient venus chez moi pour chercher mon fils et eux, ils ont écrit que c’était les rebelles qui étaient venus le chercher. J’ai reçu le résultat six jours après. C’était encore négatif. Deux heures plus tard, on m’a emmenée au centre de rapatriement de Steenokkerzeel.

Au centre de Melsbroek, on ne pouvait pas sortir. On ne pouvait même pas se déplacer librement à l’intérieur du centre. Au premier étage, il y avait les chambres et en bas, les toilettes et les salles de bain, la salle de « récréation », avec quelques jeux, un billard. Quand on était dans la salle de séjour,

on ne pouvait pas aller dans la salle à manger. Tout était très séparé. On pouvait juste se rendre dans le bureau si on avait besoin de quelque chose. Et parfois même, s’ils étaient occupés dans le bureau, ils fermaient la porte à clé et on ne pouvait pas y accéder pour parler aux employés. A l’heure des repas, tout le monde devait aller dans la salle à manger, même si on ne voulait pas manger. Tout le monde devait y aller en même temps. Ils fermaient la porte à clé et personne ne pouvait en sortir avant que tout le monde soit prêt à sortir. Après dîner et après souper, ils ouvraient la porte de la salle de séjour qui donnait sur une cour, où il y avait un espace de volley-ball.

Il y avait des bébés de quelques mois, des enfants de deux ans, de six ans. Tout le monde était mélangé. Dans notre chambre, il y avait des femmes seules et des femmes avec enfants, les pères étaient dans une autre chambre. Mais un peu avant que je parte, il y a eu du changement. Ils ont placé les familles dans la même chambre, pas une par chambre évidemment, toutes les familles ensemble. Les enfants n’avaient pas de traitement spécial par rapport aux adultes. Ils venaient avec nous dans la salle à manger, dans la salle de séjour, il n’y avait pas d’endroit spécial où ils pouvaient jouer. Dans la salle de séjour, il y avait quelques jouets. Dans cette salle, on pouvait fumer. Il y avait énormément de fumée et les bébés étaient là-dedans ! Je suis restée à Melsbroek deux semaines et un jour.

Ils m’ont emmenée à Steenokkerzeel un mercredi à 16h. Nous étions six à être emmenés en même temps, dans un fourgon cellulaire. Là, la sécurité est plus dure qu’à Melsbroek, ils ont des gardes spéciaux pour la sécurité. Dans le centre, il y a une pièce entièrement vitrée, les gardes sont là, ils nous regardent tout le temps. Il y a des caméras à l’extérieur et à l’intérieur. Celles de l’intérieur sont dans les bureaux et dans la salle à manger. A l’extérieur, il y en a tout autour du centre. Si on ouvre la fenêtre de sa chambre et qu’on reste à la fenêtre pour prendre l’air, la caméra se dirige vers vous.

[...]

Quand quelqu'un refuse de se laisser emmener à l'aéroport, il y a de la violence. J'en ai été témoin. Par exemple, avec une femme âgée, de Russie je crois. Elle doit avoir une soixantaine d'années. Elle ne voulait pas aller à l'aéroport, elle criait, elle pleurerait mais ils l'ont portée. Ils s'y sont mis à quatre : un à chaque bras et un pour chaque jambe. Ils l'ont retournée sur le sol, face contre terre. Sa jupe était relevée sur ses sous-vêtements. Ils l'ont portée ainsi dans le fourgon et ils l'ont emmenée à l'aéroport. Elle est revenue, elle ne s'est pas laissée expulser. Il y a une autre vieille dame, du Sri Lanka. Elle est très vieille, avec quelques longs cheveux gris, elle ne peut plus se tenir droite, elle peut à peine marcher tellement elle est vieille. Elle doit être expulsée.

Ils m'ont emmenée à l'ambassade de Sierra Leone mais j'ai refusé de parler aux gens de l'ambassade. Alors, ils n'ont pas obtenu de laissez-passer pour moi, donc ils ne peuvent pas m'expulser. Mais j'ai entendu les récits de ceux qui sont allés à l'aéroport, je sais comment ça se passe. Au centre, ils vous forcent à monter dans le fourgon, mais à l'aéroport, ils ne vous forcent pas à monter dans l'avion. Enfin pas la première fois ! Si vous vous opposez, la première fois, vous avez 90% de chances d'échapper à l'expulsion. La deuxième fois, ils vous forcent, mais il y a encore quelques chances de s'en sortir, si on se débat assez fort. La troisième fois, on n'en revient presque jamais. Rares sont ceux qui arrivent à résister encore. Il faut être très fort, ou avoir l'aide de gens à l'extérieur, qui s'opposent à l'expulsion. La troisième fois, ils vous ligotent et vous mettent dans l'avion. Parfois, il y a même une escorte pour le voyage. Ils vous plaquent un coussin sur le visage pour vous empêcher de crier.

# Aide aux personnes âgées : sans les immigrées, point de salut

Par Laurène Fauconnier - 23 Mai 2011

*Elles sont Ukrainiennes, Roumaines ou Colombiennes, elles ont laissé mari et enfants au pays. En Italie, on les appelle les « badanti », « celles qui prennent soin ». Par centaines de milliers, elles s'occupent des personnes âgées dépendantes. Une immigration féminine sur un marché gris en pleine expansion qui touche également d'autres pays européens et qui résulte en partie des politiques publiques de prise en charge des personnes dépendantes.*

Traditionnellement en Italie, le soin aux personnes âgées relevait essentiellement des femmes de la famille. Au fil du temps, une prestation financière va être créée et amendée : l'Indennità di Accompagnamento. L'utilisation non contrôlée de cette allocation va favoriser l'émergence d'un marché pour le moins gris.

Les familles italiennes ont en effet recours à des immigrées. On estime leur nombre à environ 800 000, (elles seraient plus de 100 000 en Allemagne). Typiquement, la badante est originaire d'Amérique du Sud ou d'Europe de l'Est. Employée à plein temps, elle est logée dans la famille, présente 24h sur 24, 6 jours sur 7, moyennant un salaire compris entre 900 et 1200 euros, un revenu supérieur à ce qu'elle pourrait gagner dans son pays. Pour payer le salaire des badanti, les familles complètent l'indemnité perçue avec la pension de la personne âgée en y ajoutant éventuellement un complément d'origine familiale.

L'enquête menée par Barbara Da Roit et Blanche Le Bihan souligne que « Les tâches confiées aux badanti consistent à faire un peu de tout et à être là. On leur demande de faire une diversité de tâches qui vont de l'aide à la personne à l'aide ménagère, de l'administration de médicaments à la compagnie ». Cette externalisation de l'aide ne fait pas disparaître pour autant « l'aidant familial » qui conserve

dans le dispositif un rôle essentiel. « S'il délègue une partie des soins, il se consacre aux tâches administratives, à la logistique, à l'organisation de l'arrangement d'aide et participe également aux soins quotidiens ». La familialisation des soins reste bien réelle en Italie.

Le plus souvent cette badante n'a pas de papiers ou n'est pas déclarée. Une solution infiniment plus « flexible » qu'en France où les bénéficiaires de l'Allocation personnalisée d'autonomie (APA) sont obligés de déclarer leur aide. Par ailleurs, bien que non professionnalisées au soin des plus âgés, ces immigrées ne sont pas dépourvues de qualifications dans d'autres domaines. La loi de l'offre et de la demande conduit à orienter ces migrantes vers le marché gris de l'aide à la personne et à les faire travailler dans des conditions qui ne respectent pas la législation. De fait, en Italie, on leur attribue de plus en plus le monopole de ce secteur d'activité précaire et hors du marché légal du travail.

Régulièrement, l'Italie, tente de blanchir ce marché en régularisant ces immigrées devenues incontournables mais malgré des vagues de régularisation importantes (295 000 badanti ont demandé leur régularisation en Italie en 2009) le marché gris perdure.

L'Italie n'est pas seule dans cette situation. L'Allemagne et l'Autriche ont également un marché gris qu'investissent des migrantes en situation précaire. Face au vieillissement démographique et au coût croissant des dépenses de protection sociale, les États européens ont développé différentes politiques de prise en charge des personnes dépendantes aux effets contrastés.

## Les politiques publiques d'aide aux personnes dépendantes

Barbara Da Roit et Blanche Le Bihan dans leur étude comparée des politiques publiques européennes<sup>1</sup>,

1. Barbara Da Roit et Blanche Le Bihan. Lien social et Politiques, 62, Vieillir pose-t-il vraiment problème ? Automne 2009, pages 41 à 55

proposent la classification suivante : « le modèle scandinave, caractérisé par une obligation familiale minimale et un accès universel de services pour les familles ; un modèle libéral, le Royaume uni, caractérisé par une prévalence du marché comme réponse aux risques sociaux ; un modèle familialiste des pays du Sud qui correspond donc à l'Italie où traditionnellement les tâches de « care » relèvent de la famille et non de l'État ; et un modèle mixte dit continental dans lequel on trouve la France, l'Allemagne et l'Autriche avec des obligations familiales plus limitées et une offre de service en fonction de la situation des familles. »

En Italie, l'Indennità di Accompagnamento créée dans les années 80 est uniforme, 472 euros par mois en 2009, elle est attribuée sans conditions de ressources, 10% des Italiens de plus de 65 ans en bénéficient. C'est une compensation financière aux familles, d'ailleurs considérée comme un revenu supplémentaire, dont l'utilisation n'est pas contrôlée.

En France, on crée dans les années 90 la prestation spécifique dépendance puis en 2002 l'APA. Son versement et son ampleur dépendent des niveaux de dépendance et de revenus. Elle est versée pour financer un plan d'aide précis, détaillé et contrôlé. L'APA est étroitement liée à la politique de l'emploi, il s'agit de développer le secteur des services à la personne dans une logique de « défamiliarisation » des soins. Dans les cas français et italien, le dispositif spécifique prévu pour les personnes âgées est du « cash for care », une allocation pour aider aux soins. Ce système va également se développer ailleurs en Europe mais en complément d'autres dispositifs préexistants.

Historiquement, les Länder allemands partageaient avec les familles la charge des soins aux personnes âgées par un système de subvention. L'évolution démographique conduit à créer une assurance-dépen-

dance en 1994. Peuvent en bénéficier les personnes les plus dépendantes et ceci indépendamment de leurs ressources. Elles peuvent dès lors faire appel à des services publics ou préférer une allocation variant de 275 à 675 euros selon le degré de dépendance et se tourner vers les aides privées de leur choix sans qu'aucun contrôle ne s'exerce sur la manière dont l'allocation est utilisée.

Au Danemark, dans les années 60 un système d'assurance collective obligatoire est mis au point. Il est destiné à couvrir la dépendance en offrant aux familles des services et des résidences financées par l'État. Un système d'allocation est créé dans les années 90 pour développer des formes d'aide privée, plus souples et moins coûteuses pour l'État.

En Suède dès les années 50, c'est l'impôt qui finance l'intégralité de la dépendance. Le système va évoluer dans les années 90 en étant décentralisé au niveau municipal et au fil des années en limitant son « universalisme » aux personnes les plus âgées et les plus dépendantes. Des allocations vont être offertes pour aider les familles à financer des aides. De plus, dans ces pays scandinaves la formation et la qualification des personnels en charge des plus âgés est largement développée et depuis longtemps.

# Témoignage : ces femmes migrantes qui se font répudier

Rafika Bendermel

« Je ne suis pas venue ici pour les papiers. Avant de partir, je voyais la vie en rose. Il m'avait promis le bonheur avec lui ».

C'est ainsi que Manel, une jeune Tunisienne originaire de Bizerte, débute son histoire. Venue en France il y a trois ans, son parcours n'a en fait rien d'une romance. A l'instar de nombreuses femmes migrantes, elle porte beaucoup de préjugés contre elle. Les clichés leur collent même à la peau.

En premier lieu, de la part de la communauté maghrébine installée de longue date en France, qui les perçoit souvent comme des femmes « manipulatrices », qui se sont mariées uniquement « pour les papiers ». Les hommes ne sont pas en reste. Ces épouses « venues du bled », ayant conclu un mariage « www. » comme l'ont surnommé les Arabes de Marseille, seraient en quête de visa uniquement. Ces hlal que l'on rencontre dans l'entourage familial en général, une cousine, un voisin de la famille que l'on voit pendant les vacances. Ou plus souvent, ces dernières années, quelqu'un rencontré sur les réseaux sociaux et avec qui on entretient à distance une relation virtuelle.

## Femmes-kleenex, elles sont invisibles, elles n'existent pas

Venues légalement en France via le mariage, elles déchantent rapidement, si tôt la vie de couple commencée. C'est le cas de Manel. Tout juste la vingtaine, elle a quitté sa Tunisie natale pour suivre son mari en France où elle vit depuis plus de trois ans.

Une rencontre qui s'est faite dans l'entourage familial, chez sa tante, et "ça a été le coup de foudre!". Restés en contact durant deux ans, ils se fiancent puis se marient en Tunisie. Ils vivaient séparés jusqu'au jour où lui décide de lui faire ses papiers et de la faire venir en France.

« Tu pourras suivre tes études, le niveau est meilleur ici », disait-il.

« Nous avons un projet de famille, faire des enfants.

Mais quand je suis arrivée les choses ont rapidement changé. Nous vivions ensemble dans un appartement. Mais au bout d'un mois, sa mère s'est installée chez nous car elle avait des problèmes conjugaux avec son père. Elle s'est immiscée dans notre vie de couple. Elle me critiquait en permanence, me dévalorisait aux yeux de son fils, mon mari, avec qui la relation s'est aggravée rapidement. Il dormait dans le salon avec sa mère! »

Un bras de fer s'engage alors entre Manel et sa belle-famille, faisant pression sur elle pour qu'elle rentre au pays, un peu à l'image d'un objet qui ne convient plus après achat et que l'on tente de réexpédier à son point de départ.

## La violence conjugale et l'isolement

Etrangères et récemment arrivées en France pour la plupart, ces femmes migrantes ont souvent peu de repères. Si elles sont victimes de violences conjugales, elles ne disposent d'aucun recours dans la mesure où elles dépendent de leur époux pour effectuer des démarches administratives.

Le cas de Manel a atteint des extrémités dans l'isolement.

« Je vivais avec mon beau-frère qui était aussi venu s'installer chez nous. Avec ma belle-mère, ils contrôlaient tout ce que je faisais, je n'avais pas le droit de sortir, je n'avais plus de téléphone, je ne rencontrais personne. Ils m'avaient complètement isolé. Mon mari avait même fait installer des caméras et des micros pour me surveiller dans l'appartement! Un jour il est parti. Je me retrouvais alors seule avec ma belle-mère et mon beau-frère qui me séquestraient. J'ai appelé la police pour qu'ils viennent me libérer. J'ai déposé plainte pour harcèlement et séquestration ».

Loin d'en finir, les problèmes s'accumulent pour elle:

« Mon autre malheur est que mon mari est policier. Il connaît les rouages de l'administration et a fait jouer ses relations pour me mettre des bâtons dans les roues quand j'ai essayé de faire des démarches administratives. Il m'avait pris mon passeport, je n'avais aucun papier.



*Lorsque j'ai voulu porté plainte car mon mari avait quitté le domicile et qu'au moment de rendre les clés il m'a violenté, on m'a dit que je n'avais pas le droit. J'avoue avoir été impressionnée par sa perversité. Je ne pensais pas qu'il était aussi calculateur. Grâce à ses relations il m'a fermé toutes les portes. Il est censé faire respecter la loi, il s'en est servi à son avantage pour m'atteindre ».*

### Face à l'administration française, un mur d'incompréhension

Les femmes migrantes ne peuvent donc faire valoir leurs droits bien que séjournant légalement en France, notamment le droit à la protection en tant que femmes maltraitées et donc en danger.

Dans l'attente d'une carte de séjour, elles sont considérées comme étrangères au regard de la loi, bien qu'elles soient arrivées légalement en France à travers le mariage. Elles doivent traiter avec la préfecture qui ne fait qu'appliquer les textes à la lettre, à savoir: « Vous n'avez pas de titre de séjour, vous êtes séparés de votre conjoint, vous devez quitter le territoire ».

J'ai entendu parler de cette histoire par bouche-à-oreille. Boualem Azahoum fait partie de ce cercle d'infatigables militants associatifs lyonnais, présent sur tous les fronts. Il raconte la façon dont il a été amené à aider Manel ainsi que d'autres femmes en détresse.

*« C'est par le biais d'avocats à Tunis. Ils m'ont alerté sur sa situation. Manel était sans ressource, sans argent, ses papiers confisqués par son mari, elle ne pouvait faire aucune démarche administrative. Je ne veux pas rentrer dans son histoire personnelle. Je veux juste l'aider à reprendre ses études. Les associations féministes ont été dans l'incapacité de lui venir en aide car trop surchargées et pas assez de moyens. Elles l'ont aiguillé vers le 115, le service pour les sans-abris. Je ne dénigre pas les SDF, mais cette jeune femme s'est retrouvée à dormir avec des étrangers, seule et sans protection ».*

### Pourquoi ne rentres-tu pas en Tunisie?

La question a fait grincer Manel. D'un air agacé, elle se lâche : « Tout le monde me demande ça! Que ce soit en France ou en Tunisie! J'ai commencé une vie ici. J'ai laissé mes études en Tunisie pour les poursuivre en France (elle est étudiante en langue, ndlr). Là-bas je ne peux plus reprendre mes études, je n'ai plus le droit de m'inscrire. Mais la raison principale est due à la mentalité arabe. Je vais être perçue comme la responsable de l'échec de mon mariage. C'est la femme qui porte l'honneur de la famille et en même temps la responsabilité en cas d'échec. Elle n'a pas le droit à l'erreur. On me dit de rentrer, que ça ne sert à rien de rester. Mais après ça ils me jugeront. Je serai vue par mon entourage comme une paria, une femme infréquentable, sans dignité. Personne ne va comprendre ce que j'ai pu vivre. Et là-bas, plus rien ne m'attend. J'ai commencé à construire un bout de vie ici, je ne veux pas abandonner, vivre un autre échec. Je ne veux rendre de comptes à personne et m'en sortir par moi-même. »

Il faut dire que les clichés ont la vie dure pour les femmes divorcées en Tunisie. Même si l'égalité des sexes existe dans la loi, dans la pratique, les choses ne sont pas aussi simples. Question de mœurs. Les femmes sont plus durement jugées que les hommes.

« Je veux retrouver ma dignité, leur prouver que je suis capable de réussir et qu'ils avaient tous tort. Je ne veux pas être vue comme victime, ni comme coupable ».

### Comment a réagi ta famille en Tunisie?

*« Ils sont devenus fous. Ma mère est tombée malade. Mais ils ne m'ont jamais demandé de rentrer. Ils savaient comme moi que rien ne m'attend en Tunisie. Que ce serait pire même. Je ne peux pas refaire ma vie en Tunisie. Je lui ai donné ma virginité, c'était sacré pour moi! Il m'a répudié au bout d'un mois! Je ne suis pas une chienne, c'est ma dignité qui me fait tenir. Les Arabes d'ici pensent*

*que nous sommes des gens stupides au bled, que nous n'avons pas d'éducation. Ma belle-famille pensait que je ne pourrais pas reprendre mes études, mais j'ai réussi. Je veux rentrer au bled, mais avec quelque chose, avec un diplôme. Avec ce que j'ai perdu, je veux racheter ma dignité en prouvant que je suis capable, envers ma famille et toutes les personnes qui m'ont jugées ».*

Que veux-tu dire à ces femmes qui rêvent de venir en France rejoindre leur mari?

*« Il faut qu'elles soient prudentes. Il faut aussi que leur famille fasse les choses dans les règles pour qu'elles soient protégées. Ici, on se retrouve sans famille, sans ami, sans personne et sans possibilité de recours ».*

Au-delà de la loi, le cas de Manel est loin d'être unique. Le fait d'être étrangère récemment arrivée en France justifie-t-il que la violence subie ne soit par reconnue au regard de la loi et condamnée?

Nombreuses sont les femmes qui se taisent face aux violences de peur de se faire expulser. La victime devient ainsi coupable en quelque sorte. Un rapport du Centre d'Enseignement, de Documentation et de Recherche pour les Etudes Féministes (Cedref) pointe cette anomalie juridique où un vide fait office de loi.

*« Les migrantes et exilées rencontrent en France des situations complexes où s'imbriquent oppression subie en tant que femme et celle subie en tant qu'étrangère, ce que les groupes de femmes issus de l'immigration et des groupes de solidarité ont mis en évidence depuis des années en revendiquant l'autonomie et l'individuation des droits ».*

Sensibilisée sur la question par plusieurs collectifs de militants, l'actuelle ministre française des Droits de la femme, Najat Vallaud-Belkacem, se penche actuellement.

Les femmes migrantes qui subissent les violences conjugales se taisent de peur de se faire expulser du jour au lendemain. C'est un chantage qui est pratiqué par leur conjoint pour les retenir et ne pas

dénoncer. L'administration, et plus précisément la préfecture, les considère comme des étrangères avant de les percevoir comme des femmes battues dans le besoin de protection. La mobilisation des associations tente de faire en sorte que la loi reconnaisse le caractère particulier du fait d'être une femme migrante et donc plus exposée aux violences.

# Formations pour femmes immigrées

[www.cobeff.be](http://www.cobeff.be)

Formations :

- Vendeuse polyvalente
- Cuisine et service en salle
- Auxiliaire de l'enfance
- Service aux personnes – aide soignante
- Agent d'entretien en milieu hospitalier
- Assistant en logistique
- Préparation au jury du deuxième degré



[www.camarada.ch](http://www.camarada.ch)

Ateliers :

- Couture débutant
- Couture moyen
- Couture moyen, avancé
- Atelier Jardin
- Cours de gymnastique
- Atelier cuisine
- Intégration : Vie quotidienne à Genève (CAF)
- Parler-Ecouter
- Français et santé (CAF)



Formation :

Programme d'insertion socioprofessionnelle pour femmes dans le domaine de l'économie domestique comprenant : formation axée sur la profession d'employée de maison

(ménage, entretien du linge, spécificités du travail ménager auprès de personnes âgées), cours de français lié au métier et à la communication avec l'employeur, techniques de recherche d'emploi et stages.

# Les bonnes et les mauvaises pratiques relatives à l'accueil des femmes immigrées dans les centres



## Bonnes pratiques en matière de participation et d'organisation d'activités et possibilités de loisirs:

### Centres ouverts et fermés:

- Exercices de relaxation pour les femmes.

### Centres ouverts:

- Cuisiner avec et pour les autres résidents comme activité de loisir : recettes traditionnelles d'autres pays.
- Cours de couture et autres cours en dehors du centre.
- Une salle pour les femmes, où les résidentes peuvent rester ensemble.
- Groupes de parole, groupes de partage, discussions en groupe de femmes sur des thèmes qui peuvent toutes les intéresser, même sans la collaboration d'une association extérieure.
- Leçons de natation pour les femmes.
- Minimum trois fois par mois : activité pour les femmes (C.N.V.)
- Certains jours définis, «soirée des femmes» avec différentes activités telles que soins des mains et des pieds, soins du visage, petits travaux manuels, aerobics, fitness,... (C.N.V.).

### Centres fermés:

- Visites de certaines ONG pour parler avec les résidents.

## Mauvaises pratiques en matière de participation et d'organisation d'activités et possibilités de loisirs:

### Centres ouverts et fermés:

- Espaces et capacités sous-exploités, par exemple : une salle réservée aux femmes qui n'est accessible que quelques heures par semaine ou dans laquelle les enfants ne sont pas admis et des salles de fitness principalement ouvertes pour des résidents masculins. Cette restriction est souvent renforcée par l'installation dans les salles de fitness d'engins principalement pensés pour les hommes (powerlifting).
- Infrastructure inadéquate : de temps en temps, les pièces où se déroulent les activités sont si petites que les participants sont presque assis les uns sur les autres; cette promiscuité constitue un obstacle pour la participation des femmes.
- Espaces de loisirs et salles de jours avec des équipements «masculins» : Baby-foot, table de ping-pong, billard,...
- Peu d'activités et de distractions. Réponses fréquemment entendues sur l'emploi du temps : passivité, monotonie, ne rien (pouvoir) faire, ennui, peu de distractions, ...
- Des activités stéréotypées : activités « plus douces », comme le tricot, pour les femmes, et activités « plus dures », comme le sport, pour les hommes.
- Pas d'organisation (du contrôle) de l'usage de la TV dans les centres : la Tv est regardée presque uniquement par les hommes. Les femmes n'osent pas, ne veulent pas venir à cause du nombre trop important d'hommes présents, qui choisissent eux le programme.
- Le travail avec les (associations de) femmes n'est pas inclus structurellement et systématiquement dans la politique d'accueil, et dépend le plus souvent de l'initiative de bénévoles ou de stagiaires.

#### Centres ouverts:

- En cas de manque de place, le premier espace «sacrifié» est la salle réservée aux femmes (alors que d'autres options sont possibles).
- La durée (trop longue) avant que le matériel soit réparé et/ou disponible. Exemples: cuisine (dans un container) inutilisable pendant cinq mois à cause d'une hotte défectueuse (combien de temps, d'argent est nécessaire pour faire cette réparation ?), ordinateurs disponibles pour des cours d'informatique mais pas utilisés par manque de personnel ou de bénévoles, machines à coudre en panne non utilisées.

#### Centres fermés:

- Il n'y a dans tous les centres aucune salle séparée, bien fermée, réservée aux fumeurs. Il est parfois permis de fumer dans les salles communes de loisirs: de nombreuses femmes trouvent que le tabagisme dans les espaces partagés est nuisible et désagréable et cela les empêche d'être présentes dans l'espace communautaire ou de participer aux activités.<sup>1</sup>

#### Bonnes pratiques en matière de Confrontation et/ou assistance à de la violence physique/verbale/sexuelle:

#### Centres ouverts et fermés:

- Diverses initiatives visant à lutter contre la violence, à la fois de prévention et gestion des agressions : des plans de gestion de l'agression, un groupe de travail d'employés consacré à la question de la violence dans le cadre de la politique de gestion de l'agression, des groupes de parole, des réunions ou rencontres de résidents...

#### Mauvaises pratiques en matière de Confrontation et/ou assistance à de la violence physique/verbale/sexuelle:

#### Centres ouverts:

- Ne sont pas encore pris: les arrêtés royaux précisant les règles de procédure applicables ainsi que l'autorité habilitée à les prendre, les sanctions et le traitement des plaintes .
- Imposer de prêter un service communautaire (non rétribué) comme sanction au(x) parent(s) à cause du comportement de leur enfant ou les « priver d'une sortie » avec les enfants pour la même raison.

#### Centres ouverts et fermés:

- Dans le règlement interne donnant la définition des différents types de violence, la violence sexuelle et/ou intrafamiliale n'est pas explicitement nommée.
- Il y a peu de centres qui ont une politique spécifique traitant des violences intrafamiliales ou des soupçons de celle-ci.
- Les plaintes individuelles de résidents ne sont pas traitées par un organisme externe indépendant.
- Peu ou pas de politique proactive autour de la (prévention de la) violence: pas de protocole ou de directive.<sup>2</sup>

1. Rapport final Juin 2010. « Asile et migration: l'accueil des femmes dans les centres. Vers une politique d'accueil sensible au genre » une publication du Nederlandstalige Vrouwenraad, réalisée en coopération avec le Conseil des Femmes Francophones de Belgique et avec le soutien de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. p.57

2. Rapport final Juin 2010. « Asile et migration: l'accueil des femmes dans les centres. Vers une politique d'accueil sensible au genre » une publication du Nederlandstalige Vrouwenraad, réalisée en coopération avec le Conseil des Femmes Francophones de Belgique et avec le soutien de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. p.79

## Des préjugés au racisme dans les discours politiques

« Excellent article sur l'immigration de The Economist avec un constat interpellant : 'beaucoup de pays occidentaux ferment leurs frontières à l'immigration sous pression de la crise, mais ils feraient mieux de les laisser ouvertes vu la valeur ajoutée de l'immigration' avec des tas de références à la gestion de l'immigration aux États-Unis. Tout à fait d'accord, mais puis-je de manière interpellante affirmer que je conçois bien qu'il y ait une plus-value économique des diasporas juive, chinoise ou indienne, mais moins des Marocains, Congolais et Algériens. Ou est-ce trop sulfureux ? »

Le 21 novembre 2011, Theo Francken (N-VA) publie sur son compte Facebook un statut suite à la lecture d'un article de The Economist. Francken fait allusion à un article intitulé « La magie des diasporas » et traite de la valeur ajoutée économique des immigrés pour les économies des pays d'accueil. Sur base des résultats de plusieurs études prouvant les apports économiques des travailleurs immigrés, l'article invite les "gouvernements" à prendre en compte ces bienfaits plutôt que d'envisager de claquer la porte au nez des candidats à l'immigration.<sup>1</sup>

« Nous avons autorisé la mauvaise sorte de migrants (à venir) en masse »

« Je ne vais jamais nier que cela existe. Nous devons lutter contre ça. Mais il y a d'autres problèmes en cause. Je n'ai par exemple jamais vu un migrant d'origine asiatique se plaindre de racisme. Je dis qu'il y a des expériences négatives qui existent dans certaines catégories de la population. Il s'agit de la population nord-africaine, marocaine et surtout berbère. 80% des marocains sont d'origine berbère. On a du mal à organiser la mobilité sociale dans ce groupe. La communauté est fermée. Elle est méfiante envers les autorités. L'islam est très peu organisé. Elle est sensible au salafisme et au radicalisme. »

Propos de Bart de Wever dans l'émission « Terzake » sur la VRT.<sup>2</sup>

« Neuf Blacks sur onze... J'ai honte pour ce pays »

« Dans cette équipe, il y a neuf Blacks sur onze. La normalité serait qu'il y en ait trois ou quatre. Ce serait le reflet de la société. Mais là s'il y en a autant, c'est parce que les Blancs sont nuls. J'ai honte pour ce pays. Bientôt, il y aura onze Blacks. »

Novembre 2006. Georges Frêche, alors président (PS) de la région Languedoc-Roussillon en France, donne son sentiment sur l'équipe de France de football. Quelques mois plus tard, l'élu, habitué des sorties douteuses, est exclu du Parti socialiste.<sup>3</sup>

1. Pour plus d'informations et de contextualisation : [http://www.rtb.be/info/societe/detail\\_theo-francken-doute-de-la-valeur-ajoutee-des-marocains-et-des-congolais?id=8378856](http://www.rtb.be/info/societe/detail_theo-francken-doute-de-la-valeur-ajoutee-des-marocains-et-des-congolais?id=8378856)

2. Pour plus d'informations et la vidéo des propos retranscrits. [http://www.rtb.be/info/belgique/detail\\_bart-de-wever-nous-avons-autorise-la-mauvaise-sort-de-migrants-en-masse?id=8938955](http://www.rtb.be/info/belgique/detail_bart-de-wever-nous-avons-autorise-la-mauvaise-sort-de-migrants-en-masse?id=8938955)

3. Idem



Lors de son discours de candidature à l'élection présidentielle de 2016, Donald Trump s'est lancé dans une tirade contre l'immigration mexicaine :

*« Quand le Mexique nous envoie ses gens, ils n'envoient pas les meilleurs éléments. Ils envoient ceux qui posent problèmes. Ils apportent avec eux la drogue. Ils apportent le crime. Ce sont des violeurs ».*

Trump a promis de construire un immense mur le long des 3000 kilomètres de frontière qui sépare le Mexique des États-Unis pour empêcher les migrants d'entrer sur le sol américain.

*« Je vais construire un grand mur sur notre frontière sud, et le Mexique paiera pour le construire. Prenez-en bien note », a-t-il lancé. "Ils (les Mexicains) se moquent de nous, de notre stupidité. Et maintenant ils nous battent économiquement. Ce ne sont pas nos amis, croyez-moi ».*

Lors des primaires du Parti républicain, Trump a également insinué qu'une journaliste star de la chaîne Fox News lui avait posé des questions « injustes », lors du premier débat télévisé organisé jeudi, parce qu'elle avait ses règles.

*« On pouvait voir du sang sortir de ses yeux, du sang sortir de son... où que ce soit »,*

a-t-il dit sur CNN à propos de Megyn Kelly qui l'avait interrogé sur des insultes sexistes proférées par le passé. Donald Trump a ajouté qu'il n'avait « pas beaucoup de respect pour elle ».

Le milliardaire a depuis indiqué sur Twitter qu'il voulait dire que du sang sortait de son nez.

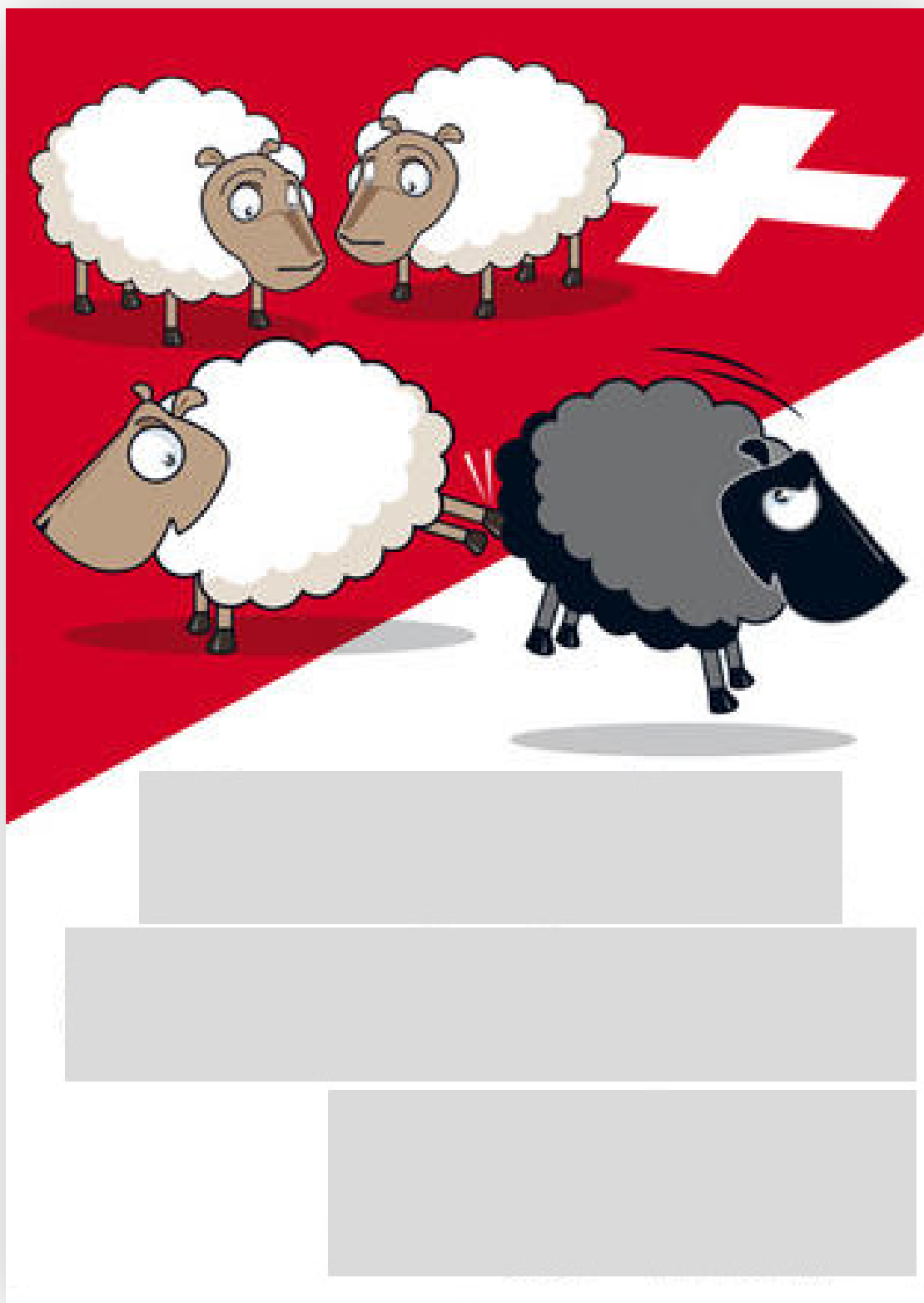
*« Il est préférable de ne pas débattre avec une femme »\**

On savait que Poutine n'était pas l'homme le plus délicat au monde. Pour répondre aux attaques de la secrétaire d'État Hillary Clinton, aussi pressentie pour briguer la succession de Barack Obama à la tête des États-Unis, le président de la Fédération de Russie a sorti l'artillerie lourde le 4 juin 2014 face aux micros d'Europe1 et TF1 :

*« Elle n'a jamais été trop subtile dans ses déclarations » avant de spécifier que « pour une femme cependant, la faiblesse n'est pas tellement un défaut ». Puis de conclure : « On pourrait trouver un langage commun ».*

L'espoir fait vivre.

\*Contrairement à la traduction de l'interprète sollicité pour l'interview, l'AFP a proposé une autre version des dires de Poutine : « Il vaut mieux ne pas se disputer avec les femmes ».

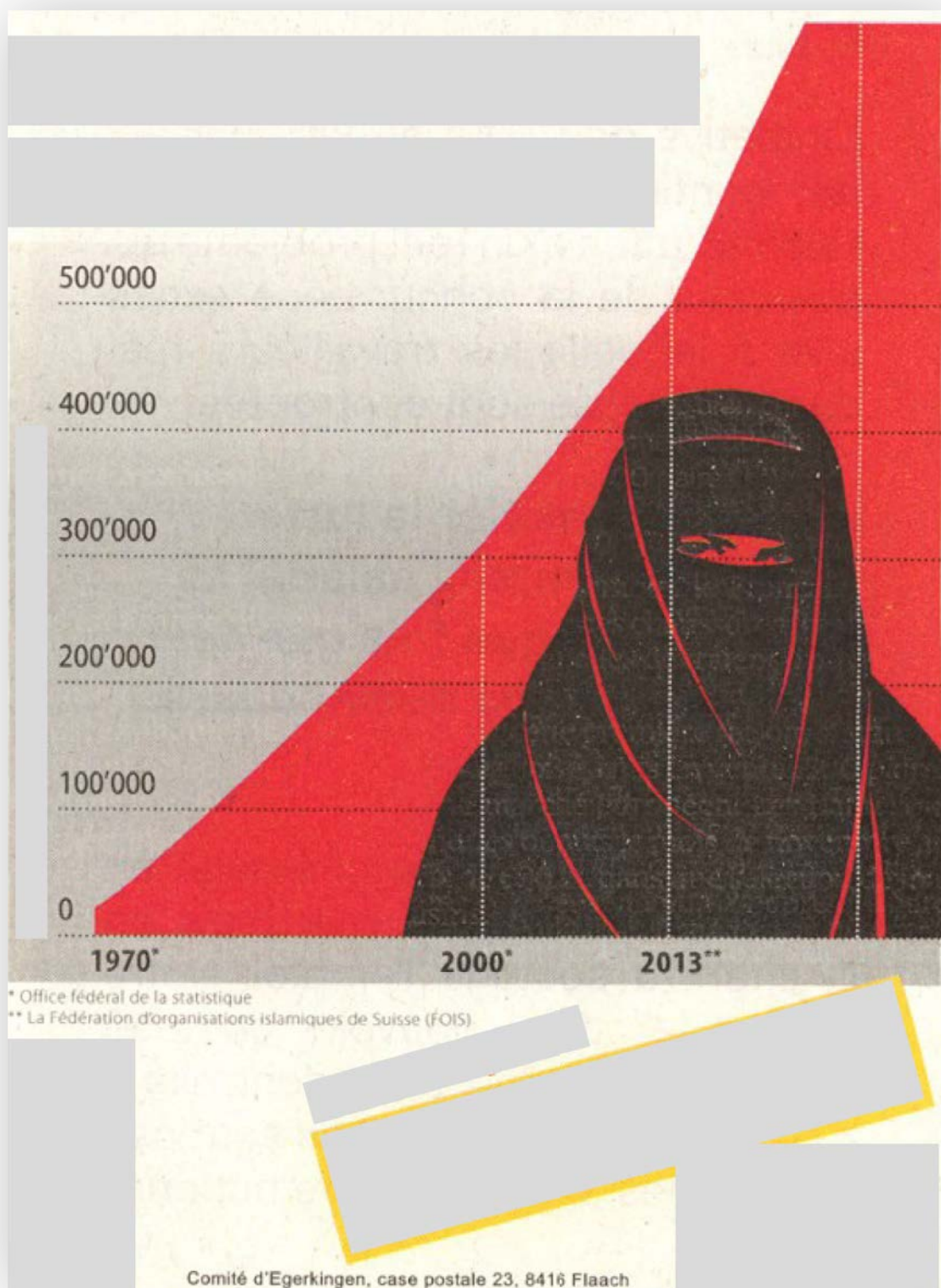






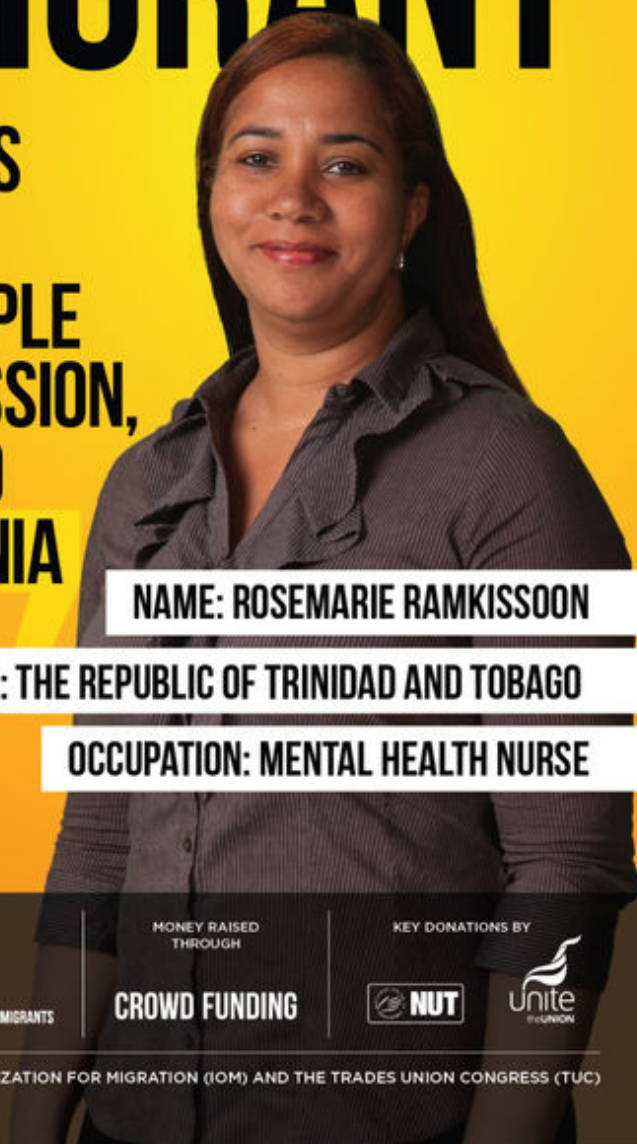












# I AM AN IMMIGRANT



**FOR 15 YEARS  
I HAVE BEEN  
HELPING PEOPLE  
WITH DEPRESSION,  
ANXIETY AND  
SCHIZOPHRENIA**

**NAME: ROSEMARIE RAMKISSOON**



**COUNTRY OF ORIGIN: THE REPUBLIC OF TRINIDAD AND TOBAGO**

**OCCUPATION: MENTAL HEALTH NURSE**

**NOXENOPHOBIA.ORG**

CAMPAIGN BY  **MOVEMENT  
AGAINST  
XENOPHOBIA**  **JOINT COUNCIL FOR THE WELFARE OF IMMIGRANTS**

MONEY RAISED  
THROUGH **CROWD FUNDING**

KEY DONATIONS BY  **NUT**  **unite  
in UNION**

SUPPORTED BY THE INTERNATIONAL ORGANIZATION FOR MIGRATION (IOM) AND THE TRADES UNION CONGRESS (TUC)

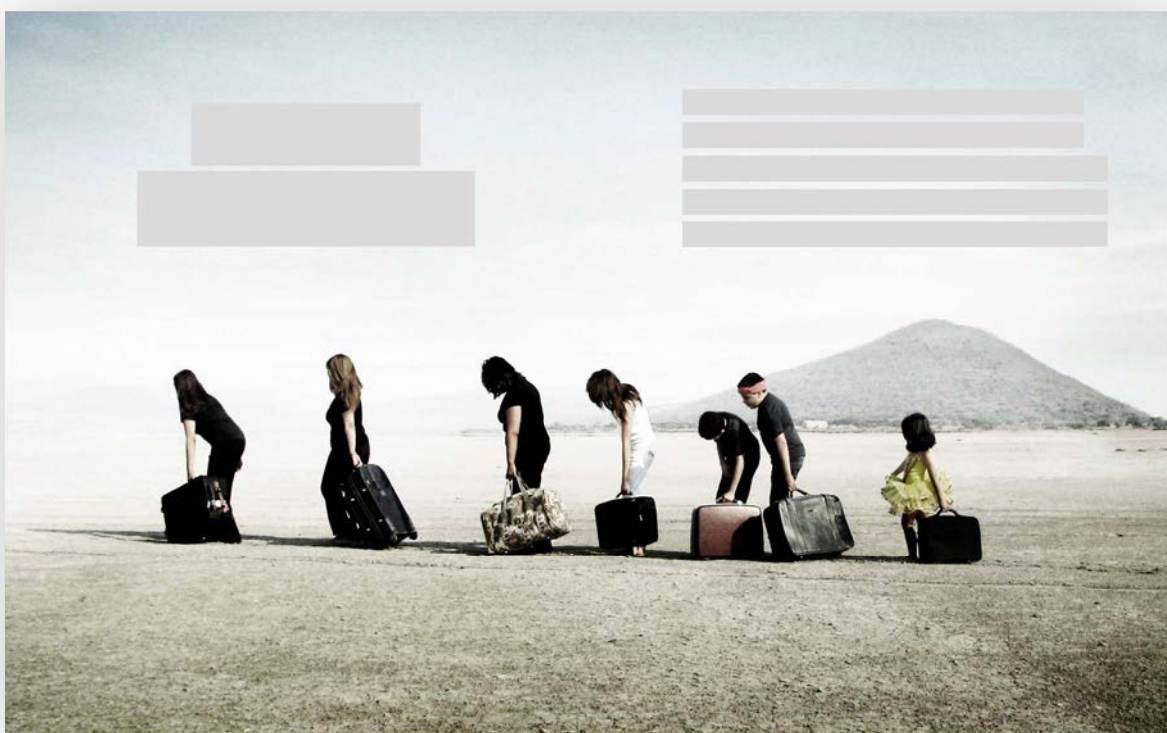












# Étonnantes migrantes

Quitter son pays, sa culture et sa langue, partir vers l'inconnu, que ce soit par choix ou poussé par la nécessité ou la misère, demande une force rare. À travers des réalités variées, découvrons les incroyables ressources d'énergie et de création des femmes qui, en empoignant leur valise, prennent en main leur destin.





# MIGRANT-E et VICTIME de VIOLENCES CONJUGALES

QUELS SONT  
MES DROITS ?



Vous ÊTES VENU-E EN BELGIQUE REJOINDRE  
UN MEMBRE DE VOTRE FAMILLE ET VOUS VIVEZ  
UNE SITUATION DE VIOLENCE À LA MAISON ?


**cirè**









**Femmes étrangères**

**N'ajoutons pas la**  
**VIOLENCE**  
**à la**  
**VIOLENCE**

[www.niunenideux.org](http://www.niunenideux.org)

**Guide pratique et juridique**  
**pour accompagner les femmes étrangères victimes de violences**

Alors que la lutte contre les violences faites aux femmes a été proclamée "grande cause nationale 2010", les plus fragiles d'entre elles, parce qu'étrangères, sont trop souvent ignorées et ne jouissent pas des droits fondamentaux pourtant inhérents à tout être humain.

Celles qui choisissent de mettre fin aux violences morales, physiques, sexuelles, aux insultes et aux menaces, ou au chantage aux papiers, sont confrontées à d'autres violences, venant des institutions qui n'appliquent pas la loi ou qui développent des pratiques abusives. Les acteurs administratifs et sociaux, parfois amenés à les accompagner dans leurs différentes démarches, ne sont pas toujours informés des droits des personnes étrangères.

Ce guide juridique et pratique s'adresse à toute personne amenée à travailler auprès des femmes étrangères victimes de violences. Il permet grâce à des informations précises et des conseils pratiques, de mieux appréhender leur situation et les accompagner dans leurs différentes démarches.



**MANIFESTATION DES  
FEMMES SANS-PAPIERS**

**ORGANISÉE PAR LE COMITÉ DES FEMMES SANS-PAPIERS  
ET LA COORDINATION DES SANS-PAPIERS DE BELGIQUE**



UNE VIE DÉCENTE POUR  
TOUS LES SANS-PAPIERS

RESPECT ET APPLICATION  
DES DROITS DE L'ENFANT

STOP À L'ESCLAVAGE MODERNE

ÉGALITÉ DES DROITS POUR LES FEMMES,  
QU'ELLES SOIENT AVEC OU SANS PAPIERS

STOP AUX RAFLES ET SUPPRESSION DES CENTRES FERMÉS

STOP À LA CRIMINALISATION ET AUX DISCRIMINATIONS ENVERS LES SANS-PAPIERS

ACCÈS AUX DROITS FONDAMENTAUX (LOGEMENT, ÉDUCATION, SANTÉ, TRAVAIL, JUSTICE)

**REGULARISATION POUR TOU-T-E-S**

**DIMANCHE 6 MARS 2016**

DÉPART 13H GARE CENTRALE, ARRIVÉE À PLACE BETHLEEM | PRISES DE PAROLES ET CONCERTS

CONTACT: [comitedesfemmessanspapiers@riseup.net](mailto:comitedesfemmessanspapiers@riseup.net) / [coordinationsanspapiersbruxelles@riseup.net](mailto:coordinationsanspapiersbruxelles@riseup.net)  
Facebook: Comité des Femmes Sans-papiers et Coordination des Sans-papiers de Belgique